



Rémi Laureillard
Fred le nain et
Maho le géant



filo
jubilé

Rémi Laureillard

Fred le nain et Maho le géant

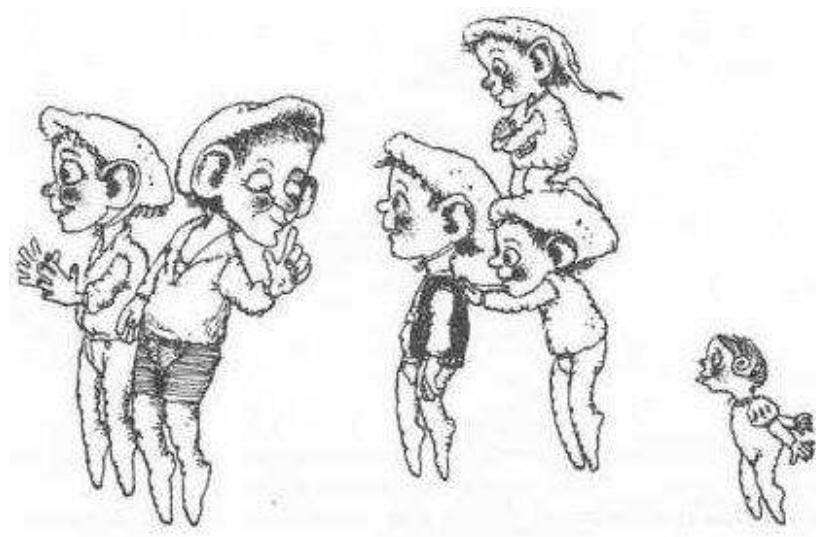


Illustrations de Morgan



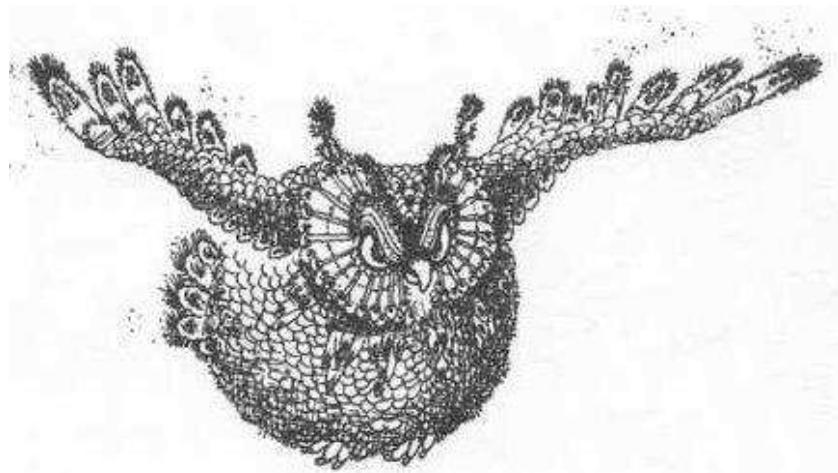
Gallimard
folio junior

pour l'alouette et le maïs
ET POUR TOUS
LES ENFANTS DU MONDE



Première partie

Dans la mine de diamant



Chapitre I

Cette histoire se passe dans un pays très lointain. Pour l'atteindre, c'est tout un voyage : il te faut partir de grand matin, au dernier croissant de lune, et marcher sept jours vers l'est ; au milieu d'une forêt, tu verras un cheval brun à la selle d'argent. (Surtout ne va pas le confondre avec un cheval noir au caparaçon vermeil, qui te mènerait droit chez les terribles Zerlus !!!) Tu chevaucheras trois fois douze jours, ce qui demande beaucoup de courage et d'obstination. Enfin tu parviendras aux rives d'un grand lac, où attend une barque très légère, faite de simple roseau tendu de toile imperméable. N'aie pas peur, monte, et la barque, tirée par un vieux saumon nommé Huch, te déposera au pays de Fred le nain...

Maintenant voici l'histoire :

Par un beau matin, Fred le nain sortit de sa maisonnette en sifflant joyeusement. Le soleil se levait tout juste et il ne faisait pas encore bien chaud.

Fred commença par se dégourdir les jambes, en trottinant sur l'herbe humide de rosée. Puis il fit quelques cabrioles et, pour terminer, voulut exécuter un saut périlleux. Mais il retomba brutalement sur son derrière et mouilla ses habits.

« La journée commence mal ! » se dit-il un peu inquiet de ce mauvais signe qui lui rappela quelque chose.

Il jeta un coup d'œil du côté de sa maison pour voir si sa femme Mina ne l'observait pas. Non, pas de Mina ! Elle devait s'affairer dans la cuisine et faire déjeuner leurs six enfants, cinq garçons : Fréda, Frédé, Frédi, Frédo et Frédu, et une fille, la plus petite de la famille : Miny.

Alors, se croyant seul, Fred le nain se dirigea vers un gros chêne et frappa trois fois de la main contre le tronc qui était creux. À l'intérieur retentit un grognement :



— Père Ulu, chuchota Fred, vous m'entendez ?
Le vieux hibou, qui s'appelait père Ulu, ne voulait rien entendre. C'était l'heure où il dormait.

— Père Ulu, père Ulu ! Écoutez-moi, j'ai besoin de vous parler.

— Qu'y a-t-il donc de si pressé ? Ne sais-tu pas que le soleil est levé et qu'à cette heure tous les êtres raisonnables se couchent et dorment jusqu'au soir ? Seuls les gens sans cervelle font tout à l'envers et prennent le jour pour la nuit, comme toi !

— Père Ulu, ne vous fâchez pas. Je ne vous dérange pas sans raison. J'ai fait, justement cette nuit, un rêve étrange, qui demande une explication.

Chapitre II

Le hibou ne répondait rien.

Mais Fred le nain insista :

— Vous avez un grand savoir et une grande intelligence et vous pourrez m'éclairer.

— Bon, bon, je t'écoute..., dit le père Ulu, qui en réalité aimait beaucoup qu'on lui raconte les rêves.

Et, pour mieux entendre, il entrebâilla le volet d'écorce qui fermait son logis.

— Voilà. Je rêvais que j'étais transformé en un joli brin d'herbe verte. Je me sentais fin et élégant, et je me balançais doucement dans le vent avec ma femme et mes enfants. Mina, ma femme, était un brin de muguet, mes cinq garçons étaient des boutons-d'or et ma petite Miny était une délicieuse pâquerette. Un peu de pluie s'est mise à tomber et nous a mouillés. C'est alors que j'ai entendu un bruit sourd et terrifiant qui ébranlait le sol. Puis j'ai vu approcher un mufle rose avec des naseaux énormes et une langue puissante : c'était une vache qui broutait. Elle s'est avancée vers nous, nous a arrachés de terre et avalés d'un seul coup. J'ai eu si peur que j'ai changé de rêve.

« Dans mon deuxième rêve, j'étais en train de travailler comme tous les jours dans ma mine de diamant.

Les parois de la mine étincelaient de mille couleurs : il y avait là, incrustées dans la roche, des pierres magnifiques, roses, bleues et jaunes, qui brillaient comme de petites lampes. Soudain, en arrachant mon pic qui s'était coincé sous un gros bloc, j'ai perdu l'équilibre et je suis tombé. Comme le sol était humide à cet endroit-là, j'ai mouillé mes habits. Puis, l'instant

d'après, j'ai entendu un fracas épouvantable, le plafond de la mine s'est fendillé et tout s'est écroulé autour de moi. Je me suis réveillé en sursaut.

« Or tout à l'heure, poursuivit Fred, en faisant ma gymnastique matinale parmi les fleurs, j'ai perdu l'équilibre et je suis tombé dans l'herbe mouillée. Alors j'ai peur maintenant qu'une bruyante catastrophe n'arrive, comme dans mes deux rêves. »

Le père Ulu gardait les yeux fermés. Il avait un air grave et important. Enfin il souleva sa paupière droite et dit :

— Ce n'étaient pas des rêves, Fred, c'était la réalité. Tout ce que tu as cru entendre dans ton sommeil s'est vraiment produit cette nuit.

Chapitre III

— Comment cela ? s'écria le nain. Tu veux dire qu'une vache m'a brouté cette nuit pour de vrai ?

— Mais non, voyons, pas de sottises ! — Le hibou prit l'air d'un maître d'école fâché. — Ce que tu as entendu, ces catastrophes, ces écroulements, je les ai entendus moi aussi cette nuit, pendant que j'étais à la chasse. Pour le moment il ne faut d'ailleurs en parler à personne, tant que nous ne savons pas...

— Fred ! appela une voix. C'était Mina, à la fenêtre de la cuisine. Fred, veux-tu vite venir ?

Fred, qui n'aimait pas avoir été surpris en conversation avec le père Ulu, se dépêcha de rentrer à la maison sans même dire au revoir au hibou.

— Que faisais-tu tout ce temps avec ce radoteur ? demanda Mina. Tu sais bien qu'avec ses airs de grand savant ce n'est jamais qu'un vieux fou. Viens donc prendre ton petit déjeuner.

Fred entra dans la maisonnette où il fut accueilli par le rire espiègle de ses enfants.

— Tu as vraiment une drôle de tête ce matin, Papa, lui dit l'aîné, Fréda, qui avait un petit air malicieux.

— Pourquoi ne ris-tu pas du tout, Papa ? lui demanda Frédu le benjamin, qui était sage et réfléchi.

La petite Miny se suspendait à la veste de son père pour qu'il la prenne et lui fasse un câlin. Mais Fred était vraiment trop préoccupé par ses pensées. Il s'assit et commença à boire son bol de lait en silence, tandis que Mina disait :

— Dépêchez-vous, mes enfants ! Vous savez bien que la fée Lihi, votre bonne marraine, n'aime pas vous voir arriver en retard. Avez-vous au moins bien appris vos leçons ?

— Oh ! oui, répondirent ensemble les six enfants.

— Vous dites toujours oui, mais Frédé n'a pas eu de bien bonnes notes en langage des oiseaux. Sais-tu seulement quelle langue parle l'aigle ?

— Il glatit, Maman, répondit Frédé.

— Et la cigogne ?

Frédé cherchait, cherchait. Il ne savait plus.

— La cigogne ? répétait Mina. La cigogne cra...

— Cra...

— Cra... quette. La cigogne craquette. Ce n'est pas bien fort. Et toi, Frédo, as-tu révisé ta table des champignons ? Décris-moi la coulemelle.

Heureusement quelqu'un vint frapper à la porte et Mina dut arrêter de poser toutes ces questions embarrassantes. Fred alla ouvrir la porte et poussa une exclamation de surprise :

— C'est Lihi, votre bonne marraine !

Chapitre IV

Il y avait de quoi être surpris. Pourquoi Lihi venait-elle à cette heure, alors que les enfants allaient justement se rendre chez elle, comme tous les jours, dans son joli palais au bord du lac, pour prendre leur leçon ? Lihi n'était plus jeune, son dos était

voûté, elle marchait à petits pas en s'appuyant sur une canne et en s'arrêtant souvent. Elle ne serait pas venue sans une impérieuse nécessité jusqu'à la maisonnette de Fred.



Tous les enfants vinrent entourer la fée, car ils l'adoraient. Miny grimpa même jusqu'à sa ceinture et réussit à se faufiler à l'intérieur de son douillet manchon de fourrure beige, si profondément qu'on ne voyait même plus sa petite tête à la mine épanouie et aux yeux rieurs. Il faut dire que Lihi était une marraine merveilleusement douce et gentille, jamais elle ne grondait les enfants. Tous les jours, pendant leur leçon, elle allait régulièrement à la cuisine surveiller de succulentes

pâtisseries qui cuisaient en se dorant et qu'elle appelait des corbeillettes. D'autres fois c'étaient des caramels qui brunissaient sur le feu et qu'ensuite les petits gourmands mangeaient encore chauds. Le travail n'était jamais triste ni ennuyeux avec toutes ces bonnes odeurs, ces parfums de gâteaux, de sucreries et de bonbons.

Et quand on avait refermé les livres et les cahiers, Lihi commençait à raconter de longues et passionnantes histoires qui remontaient au temps lointain où elle avait été jeune. La plus émouvante était celle où la fée laissait tomber sa baguette magique dans le lac pour avoir trop dansé au bal de la Reine de la Nuit et y avoir un peu perdu la tête. Elle avait été bien malheureuse de cet incident et pour la consoler Fred le nain lui avait fabriqué une baguette toute neuve avec un petit bâton de coudrier, c'est-à-dire de noisetier, qu'il avait peint en bleu ciel et auquel il avait fixé une magnifique étoile faite de lumineux diamants. Cette nouvelle baguette avait belle allure, mais elle n'était pas magique et ne transformait pas les citrouilles en carrosses. Pourtant Lihi aimait bien la porter, car les petits oiseaux du ciel au plumage multicolore venaient aussitôt s'y poser comme sur un perchoir.

Mais aujourd'hui Lihi ne songeait guère à raconter des histoires. Elle était venue aussi vite que lui avaient permis ses jambes et ne voulait pas perdre un instant. D'une main elle écarta doucement les enfants, puis elle dit à Fred et à Mina avec beaucoup de calme, mais avec une grande autorité :

— Avant toute chose, allons tous dans la mine de diamant. Venez vite, les enfants !

Chapitre V

Toute la famille prit le chemin de la montagne. En tête marchaient les deux aînés, Fréda et Frédé, suivis à quelques pas de leurs parents avec les garçons plus petits. Un peu en arrière

trottait la fée Lihi. Avec sa canne elle piochait vigoureusement le sol pour avancer plus vite et les pans de sa jupe se soulevaient comme s'il y avait un grand vent. Elle se démenait tant et si bien qu'elle perdit sans s'en apercevoir son joli manchon de fourrure beige, qui roula plus bas sur la mousse et les aiguilles de sapin.

C'était un chemin que Fred le nain connaissait bien, puisqu'il le prenait tous les jours pour aller travailler. D'ordinaire il sifflait des airs joyeux en grimpant allégrement et le soir, sa journée achevée, il redescendait en chantant de sa belle voix profonde des couplets mélodieux que l'écho lui renvoyait à travers la montagne. Et, dans le ciel, la gentille alouette elle-même se taisait pour entendre les chants magnifiques de Fred le nain.

Mais, cette fois-ci, Fred était silencieux. Avec Mina il aidait ses enfants à franchir les torrents, à escalader les passages trop difficiles pour leurs petites jambes et il les empêchait de glisser quand le sentier devenait étroit et périlleux. Chacun marchait sans parler, car on sentait bien qu'un danger planait qu'on n'arrivait pas à comprendre. Lihi ne serait pas venue dès le lever du soleil, elle n'aurait pas commandé à toute la famille d'aller dans la mine de diamant, s'il ne s'était pas produit quelque chose de très important, et même de très grave. Enfin on vit l'entrée de la mine et on s'arrêta pour attendre la fée.

Tout à coup Mina poussa un grand cri perçant :

— Miny ! Où est Miny ?

Chacun regarda, chercha. Pas de Miny. La fée arrivait.

— Miny est sans doute avec vous, Lihi ? lui cria Fred.

— Miny ? Mais non, je ne l'ai pas vue, dit la fée en fouillant ses vêtements, car elle savait que Miny venait parfois se fourrer dans ses poches ou dans son sac. Elle était si petite qu'on ne s'en apercevait pas.

Mina pleurait en cherchant tout alentour. Fred réfléchissait.

— Mon manchon ! dit la fée. Je ne comprends pas ce que j'ai fait de mon manchon. Je l'aurai laissé tomber en chemin.

— Écoutez-moi, dit Fred. Mina et vous, ma bonne Lihi, vous allez entrer mettre tous les enfants présents à l'abri dans la

mine, à l'exception de Fréda qui va venir avec moi explorer le chemin pour retrouver Miny.

Pendant qu'il exposait ce plan, un jeune chevreuil aux jolis bois veloutés, appelé Ré, et une jeune chevrette au ventre clair, nommée Réba, écoutaient, debout sur un rocher à quelques pas de la famille, l'œil attentif et l'oreille immobile. Dans l'affolement général, personne ne les avait remarqués. Quand Fred eut terminé, Ré s'avança et dit :

— Je vous offre de prendre votre fils sur mon dos et nous irons très vite retrouver votre petite fille égarée.

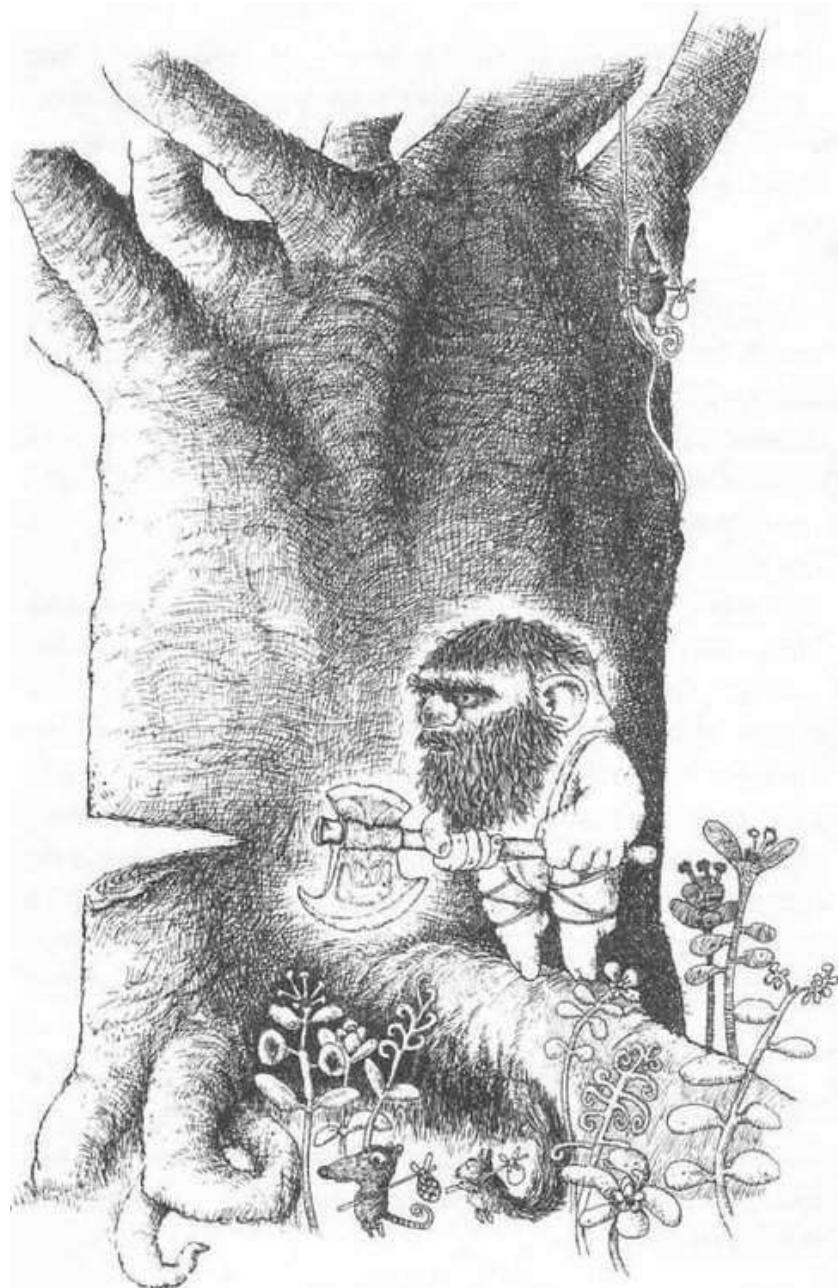
Ainsi fut fait. Fréda monta sur le dos de Ré et partit à une allure vertigineuse en direction de la maisonnette, suivi de Réba. Ils découvrirent bientôt le manchon dans lequel Miny dormait en souriant paisiblement. Et quelle joie quand ils furent tous les quatre de retour à la mine ! Fred, Mina et Lihi n'en finissaient plus d'embrasser Miny et de remercier Ré et Réba. Enfin, la fée dit en s'adressant au couple de chevreuils :

— Vous êtes pour nous de nouveaux et très chers amis. Restez avec nous dans la mine ! Il est bon que nous soyons nombreux pour affronter le grave danger qui nous menace et que je vais, autant que je le peux, vous expliquer.

Chapitre VI

À la vérité, la fée Lihi, la bonne marraine des enfants de Fred le nain, ne savait rien d'absolument sûr, parce qu'elle n'avait que bien peu de renseignements sur les mystérieux événements de la nuit. Et encore certains de ces renseignements les tenait-elle d'un singulier personnage appelé Sylvain, à qui on ne pouvait guère faire entière confiance. Sylvain était un gnome tout noir, d'une force extraordinaire, qui vivait au milieu des bois dans une simple hutte de branchages. Il avait une apparence assez grossière et parlait si peu qu'on pouvait le

croire muet. Il ne fréquentait personne, sauf peut-être le père Ulu, mais on n'en était pas sûr.



Vers la fin de la nuit, la fée Lihi avait ressenti d'abord des secousses très fortes qui ébranlèrent tout son palais, accompagnées de bruits sourds. Quelques instants après, elle entendit tinter à coups précipités la petite cloche argentine, que faisaient sonner ses visiteurs au-dessus de la porte d'entrée. Elle gagna le balcon de sa chambre et vit à la lueur de l'aube la forme trapue du gnome Sylvain.

— Ouvrez, madame Lihi, ouvrez par pitié ! criait-il avec une voix toute bizarre, tant il était ému.

La fée ordonna à la porte, qui était enchantée, de s'ouvrir.

À peine entré, le gnome se jeta à genoux en balbutiant :

— C'est terrible, madame Lihi, terrible ! Le ciel vient de tomber sur la forêt ! Sauvez-moi !

— Allons, allons ! dit Lihi d'un ton sévère. Mets-toi debout et ne dis pas n'importe quoi.

Mais Sylvain ne se releva pas.

— Madame Lihi, vous êtes une fée et vous seule pouvez donc par votre pouvoir écarter le malheur. Je vous assure que j'ai vu le ciel tomber sur la forêt, à plusieurs endroits, et je peux vous dire exactement où.

« Évidemment, se disait Lihi, ce gnome est un imbécile. Le ciel n'a pas pu tomber sur la forêt, c'est une absurdité. Mais il a bien vu quelque chose. Qu'a-t-il pu voir ? »

Lihi alla vers un placard où elle prit un vieux balai qu'elle avait confisqué, il y avait très longtemps, à une méchante sorcière. Elle dit à Sylvain :

— Je te prends sous ma protection magique. Tu n'as donc rien à craindre. Maintenant tu vas monter derrière moi à califourchon sur ce balai pour me montrer ce que tu as vu.

À peine installés sur le balai, ils s'envolèrent par une fenêtre ouverte et s'élèvèrent au-dessus du lac et de la grande forêt. L'aube baignait tout le paysage d'une lumière très pâle.

— Là-bas ! s'écria Sylvain en pointant son doigt vers une tache sombre, et encore là-bas !

La fée gouverna le balai vers le lieu indiqué et descendit doucement jusqu'à terre.

Quel spectacle ! Au milieu de la haute futaie des arbres plusieurs fois centenaires s'ouvrait une étrange clairière remplie de branches brisées, de troncs fracassés et de feuillages écrasés. Tout empêtrés dans ce chaos, Sylvain et la fée durent remonter en hâte sur le balai. Ils découvrirent encore d'autres clairières semblables, pleines de bois en miettes.

En rentrant avec le gnome vers son palais du lac, Lihi aperçut Lulu, la gentille alouette, qui s'élevait dans le ciel pour saluer l'apparition du soleil.

— Lulu, lui cria la fée, va demander au père Ulu et à Ramis, le renard, de se rendre sans tarder dans la mine de diamant de Fred le nain. Tu y viendras toi aussi. Nous allons y tenir conseil.

Chapitre VII

On entrait dans la mine de diamant par un petit tunnel qui s'ouvrait à flanc de montagne. Après quelques pas dans la pénombre, on parvenait dans une salle d'assez bonne dimension, d'où partaient plusieurs galeries. C'est au fond de ces galeries que Fred le nain creusait tous les jours la roche pour extraire les précieuses pierres enrobées de leur gangue brunâtre.

Aujourd'hui, Fred avait allumé aux parois de la salle des torches faites de menues branches attachées en faisceaux et trempées dans la poix, c'est-à-dire dans la résine qui s'écoule du tronc des pins. Cela donnait une lumière claire et dansante.

La fée Lihi avait terminé son récit, en expliquant que le gnome Sylvain avait obstinément refusé de venir à la mine. Il n'avait rien à dire et préférait, affirmait-il, retourner dans les bois, puisqu'il bénéficiait de la protection magique accordée par la fée. En réalité Lihi pensait qu'il était timide et sauvage, et qu'il ne voulait pas prendre part à une nombreuse assemblée. On attendait donc maintenant Ramis le renard, Lulu l'alouette, et le vieux hibou qu'on appelait père Ulu.

Dans un coin de la salle le petit Frédi, qui avait hérité de son père un don pour la musique, s'était mis à chanter d'une jolie voix enfantine, bientôt accompagné à bouche fermée par ses frères aînés et son père. Ces airs joyeux aidèrent à dissiper l'impression de malaise et de danger qui pesait sur tout le monde, jusqu'à l'arrivée de Lulu.

— Tireli ! fit l'alouette en entrant gaiement.

Elle voleta de l'un à l'autre et finit par se percher, face à Fred et à Lihi, sur les bois de Ré le chevreuil.

— J'ai eu beaucoup de mal à décider Ramis, déclara Lulu. Il était en train de chasser et ne voulait pas être dérangé. Finalement il a accepté de venir, mais seulement quand il aurait trouvé de quoi manger pour son petit déjeuner. Pour le père Ulu, le plus dur fut de le réveiller. Mais dès qu'il a appris qu'un conseil se tenait dans la mine de Fred, il a grogné qu'il venait tout de suite. Il lui fallait juste le temps de se frotter les yeux et de recoiffer un peu ses aigrettes.

— As-tu vu quelque chose au-dessus de la forêt ? demanda la fée.

— Non, répondit Lulu, le ciel est parfaitement bleu.

Fred, qui était resté silencieux jusque-là, prit la parole à son tour :

— Lulu, dis-nous s'il y a du vent.

— À peine une légère brise.

— Moi, dit Fred en se tournant vers Lihi, je pense que ces ravages dans la forêt ont été provoqués cette nuit par des bourrasques, des tornades, une sorte de tempête brutale qui a déraciné des arbres, puis est repartie, sans doute pour ne plus revenir. Je crois qu'il ne faut plus...

— Fred, dit la fée en l'interrompant, nous allons étudier cela, mais tous ensemble. Voici déjà Ramis qui arrive.

Le renard faisait en effet son entrée, l'air amical et la mine réjouie. Des yeux il fit le tour de l'assemblée en se pourléchant les babines. Enfin il leva une patte et dit :

— Bonjour la compagnie. — Puis il s'approcha de Lihi et inclina d'une façon comique sa tête au fin museau. — Bonjour, madame la fée. Quel honneur pour moi d'être invité à une réunion aussi relevée ! Je ne sais si mes talents sont suffisants pour mériter une telle faveur. Je ne suis qu'un simple renard et n'ai pas l'habitude de me trouver au milieu d'une aussi noble société.

Réba, la jeune chevrette, qui s'amusait avec les enfants du nain, regardait non sans frayeur ce beau parleur aux dents

pointues, qui faisait toutes sortes de pitreries devant la fée. Fred s'en aperçut et dit :

— Je vais conduire les enfants dans une petite salle voisine où ils pourront jouer tranquillement. Voudrais-tu te charger de les surveiller, Réba ?

— Oh ! oui, répondit la chevrette.

— Eh bien, venez !

Fred et Mina conduisirent les enfants et leur nouvelle amie vers une agréable pièce qui communiquait avec le jour par une large cheminée d'aération, de sorte qu'elle était assez claire. Les enfants pourraient y jouer tout à leur aise avec Réba, qui savait inventer des jeux merveilleux.

Mina voulait rester aussi, mais Fred lui dit :

— Je préfère que tu participes au conseil. C'est important pour la sécurité de nos enfants.

Quand ils revinrent dans la grande salle, le père Ulu était arrivé. Le vieux hibou semblait surexcité. Il parlait au renard avec une extraordinaire animation.

— Ramis, disait-il d'un ton criard et rauque, tu dis des sottises, de véritables sottises. Comment oses-tu affirmer qu'il n'y a aucun mystère dans les événements de cette nuit ? Tu crois donc que les arbres se sont effondrés tout seuls ? Sottises ! Moi je dis que le danger est épouvantable et que nous allons tous périr, à moins de nous unir derrière un chef courageux et résolu, au regard perçant et fascinateur, qui sache bien voir dans l'obscurité la plus profonde et à qui chacun promette une obéissance absolue. Pour ma part je suis prêt...

— Mes amis, s'écria Lihî avec force en levant les mains, mes chers amis, je vous demande un peu de silence. Il nous faut absolument conduire notre discussion avec ordre et méthode et que chacun prenne la parole à son tour dans le calme. Je propose donc que notre hôte Fred, qui est le maître des lieux, préside la séance et organise les débats. Que ceux qui sont d'accord là-dessus lèvent la main ou la patte !

Aussitôt l'alouette Lulu leva non seulement une patte, mais toutes les deux, si bien qu'elle dégringola de son perchoir, c'est-à-dire des bois du chevreuil, en poussant un petit cri de surprise. Ré leva à son tour une patte, avec beaucoup de sérieux.

C'était un chevreuil plein de droiture et de gentillesse. Ramis, le renard, faisait des manières. Il se tortillait en cherchant la façon de lever et de ne pas lever la patte à la fois. Enfin il donna son consentement. Le père Ulu avait une mine renfrognée et ne bougeait pas. Mina leva la main en regardant Fred, qui souriait modestement. Après avoir attendu un instant, la fée leva la main à son tour, en proclamant :

— À l'unanimité moins la voix du hibou, Fred est élu président.

Alors Fred vint se placer au milieu de la salle. De sa belle voix sonore et harmonieuse il dit :

— Je vous remercie. À présent je déclare la séance ouverte. Asseyez-vous.

Chacun prit place sur des caisses ou des planches.

Chapitre VIII

Pendant que les grandes personnes commençaient à discuter sérieusement, Fréda, Frédé, Frédi, Frédo, Frédu et la petite Miny s'amusaient merveilleusement avec Réba, la jolie chevrette. Il n'y avait bien sûr pas de jouets dans la mine, mais Réba savait imaginer toutes sortes de jeux très drôles. Par exemple les enfants faisaient la farandole en passant tout autour de ses pattes et sous son ventre. Une autre fois Réba fit monter les six petits sur son dos ; puis elle avança en se balançant très doucement et en disant :

— Je suis un grand bateau qui vogue sur la mer.

— Qu'est-ce que c'est, la mer ? demanda Frédé, qui était toujours le plus curieux.

— C'est de l'eau dont on ne voit pas la fin, une sorte de lac qui va jusqu'au bout du monde. Alors je suis un grand bateau avec beaucoup de passagers. Mais soudain le vent se lève, les vagues deviennent plus fortes et le bateau se met à tanguer et à rouler.

Et Réba imitait le mouvement d'un bateau dans la tempête. Les enfants poussaient de petits cris de joie et de frayeur, en s'accrochant au pelage de la chevrette.

— Enfin, dit Réba, une vague plus forte que les autres fait pencher le bateau.

Et elle se mit à genoux, si bien que les enfants roulèrent les uns sur les autres et glissèrent jusqu'au sol en riant tellement qu'ils ne pouvaient plus s'arrêter.

— Et maintenant, dit Réba quand le calme fut revenu, je vais vous raconter une histoire qui se passe justement dans la mer.

— Oh ! oui, firent les enfants.

— D'où la connais-tu ? demanda Frédé.

— C'est un vieux saumon qui me l'a apprise.

— Un saumon ? dit encore Frédé. Qui c'est, ce saumon ? Et comment s'appelle-t-il ?

La chevrette répondit avec douceur :

— Il se nomme Huch et c'est un grand voyageur. Il a parcouru le monde entier...

— Dis-nous l'histoire, demanda Miny.

— Oui, oui, l'histoire ! s'écrièrent tous les enfants.

Alors Réba raconta :

— Il y avait une fois un petit poisson qui était tout doré et qui nageait tranquillement parmi les algues, qui sont les plantes de la mer. Mais voilà qu'arrive un requin ! Les requins sont d'énormes poissons aux nombreuses dents très pointues qui dévorent tous les petits. Le requin aperçoit le joli poisson doré et veut le rattraper pour le manger. Mais, au moment où il va l'avaler, il entend le petit poisson qui lui parle : « Requin, tu es un animal très grand et très puissant et tu peux naturellement me faire disparaître en un clin d'œil dans ta gueule immense. Mais me permets-tu auparavant de te poser une question ? — Pose-la, mais fais vite ! dit le requin d'un air mécontent. — Aimerais-tu être tout doré de la tête à la queue comme moi ? » Le requin était très vaniteux. L'idée d'avoir une couleur aussi merveilleuse lui faisait grande envie. « Certes, dit-il. Mais que faut-il faire ? — Suivre toutes mes instructions et m'obéir en tout. D'abord il te faut cesser d'être cruel. Tu dois épargner les

petits poissons et te contenter d’algues et d’éponges pour ta nourriture. »

« Ce programme ne plaisait guère au requin, mais il avait vraiment un trop grand désir de devenir tout doré. Il accepta donc et cessa d’être féroce et impitoyable. Il se mit au contraire à être bon et gentil avec les autres habitants de la mer, et même généreux et charitable avec les faibles et les petits. De jour en jour, grâce aux leçons du poisson d’or, son caractère se transformait et son humeur devenait douce et aimable. Enfin il demanda : « Quand donc serai-je tout doré de la tête à la queue ? – Gentil requin, répondit le petit poisson, tu es mieux que doré. Car tu es devenu généreux. Ton cœur maintenant est de l’or pur et tous les animaux de la mer t’aiment et te rendent grâce pour ta bonté. » Alors le requin quitta le petit poisson après l’avoir longuement remercié. Il était tout heureux d’être devenu bon et d’avoir un cœur en or. »

Réba s’arrêta. Le récit laissait les enfants rêveurs et silencieux.

— Encore une histoire ! dit soudain Miny.

— Non, autre chose maintenant.

— Si, si, si ! fit Miny en criant et en tapant avec son minuscule pied par terre. Je veux une autre histoire !

— Tu ne dois pas parler comme cela, dit Réba d’une voix douce, mais ferme. Et je n’écoute pas les petites capricieuses qui disent « je veux ! ».

Miny se mit à bouder, mais on la laissa bouder sans plus s’intéresser à elle.

— C’est ton mari, Ré ? demanda Frédé qui était, décidément bien curieux.

— Non, c’est mon fiancé, répondit Réba. Mais nous allons bientôt nous marier.

— Est-ce que tu l’aimes beaucoup ? demanda Frédo, qui était timide et parlait en balbutiant un peu.

— Oui, je l’aime beaucoup. Et vous l’aimerez aussi beaucoup quand vous saurez quel vaillant et courageux chevreuil il est. Allons, Miny, as-tu fini de bouder ?

Et Réba vint souffler dans le cou de Miny pour la chatouiller. Miny éclata de rire. C’était fini, elle ne boudait plus.

Chapitre IX

Depuis le lever du soleil Fred le nain avait tant réfléchi que sa tête lui faisait un peu mal. Il n'en savait pas plus que les autres sur les événements de la nuit, mais il avait bien observé tout le monde et redoutait maintenant les brouilles et les disputes.

Ainsi le père Ulu semblait de très mauvaise humeur, sans doute parce qu'il n'avait pas été choisi pour présider. Le père Ulu était un vieux hibou qui savait beaucoup de choses ; on disait même qu'il était un peu magicien et qu'il connaissait presque autant de secrets que la fée Lihi, ce qui était d'ailleurs exagéré. Mais, par exemple, il pouvait endormir quelqu'un rien qu'en le regardant fixement avec ses grands yeux ronds. Et quand il avait ainsi endormi une victime, il était capable de lui faire faire tout ce qu'il voulait. Il devenait le maître de sa volonté. « On ne doit pas avoir pour ennemi un aussi redoutable personnage, se disait le nain en pressant sa tête dans ses mains. Il faut donc trouver le moyen de s'en faire un allié. »

Cependant, chacun avait donné son avis sur les mystérieux ravages de la forêt. Ré avait parlé le premier :

— On ne peut pas encore savoir, avait-il dit, ce qui s'est exactement passé. Mais l'important est de demeurer vigilant et de surveiller très attentivement et en permanence le ciel, la forêt, le lac et la montagne. Comme nous sommes nombreux, nous pouvons organiser le guet à tour de rôle. Je peux moi-même observer les alentours en montant sur un rocher élevé que je connais et d'où on a une vue bien dégagée de tous côtés. Lulu peut voler haut dans le ciel et voir très loin à la ronde. Lihi pourra surveiller la contrée depuis la fine tourelle de guet qui domine son palais. Le père Ulu assurera la garde de nuit. Fred grimpera au sommet d'un arbre. Et enfin Ramis, qui a l'ouïe très fine, veillera au moindre bruit qui pourrait annoncer le retour du cataclysme.

L'alouette Lulu et la fée Lihi avaient aussitôt donné leur accord à ce projet plein de bon sens et de prudence. Mais Ramis, le renard, n'entendait pas se faire dicter sa conduite par

un jeune chevreuil. Aussi avait-il déclaré d'une voix toute mielleuse :



— Ré a évidemment très bien parlé. C'est un jeune sujet qui a beaucoup d'avenir et qui ira loin. Je dois cependant faire observer au conseil que ce tour de garde risque de nuire au travail de nombreuses personnes. Si le père Ulu surveille le pays

la nuit, il ne pourra plus chasser. Au lieu d'extraire ses pierres précieuses, Fred devra bien souvent passer de nombreuses heures dans un arbre. La fée a mieux à faire à son âge que de rester dans une tourelle où elle risquerait de prendre froid. Enfin l'alouette doit chercher des insectes pour sa subsistance. Je propose donc de confier à un seul d'entre nous la haute mission d'assurer la surveillance. Et nul autre que Ré n'est mieux placé et plus compétent pour ce rôle. Naturellement nous nous chargerons de sa nourriture et de son confort. Fred pourra, par exemple, en montant à la mine, faire un tout petit détour pour lui apporter une brassée de fourrage.

De cette manière le renard pensait être bien débarrassé de tout souci et continuer à vivre à sa guise. Enfin Fred le nain, qui présidait le conseil, donna la parole au père Ulu qui s'écria :

— Ré n'est qu'un jeune ignorant et ne dit que des sottises. Quand on ne sait pas de quoi on parle, on se tait. Et si, dans ce conseil, ce sont les jeunes blancs-becs qu'on écoute au lieu des anciens, je vais m'en aller et puis c'est tout.

Et le vieux hibou agita un peu ses ailes et bougea ses pattes comme s'il s'apprêtait à partir.

Mais il ne partait pas.

— Donnez-nous votre avis, père Ulu, dit Fred, il nous est très nécessaire.

— Si vous m'en priez absolument, je vais vous le donner. Je trouve le plan de Ré ridicule. À quoi sert un guetteur ? Avant qu'il ait pu donner l'alarme, le malheur sera là. Et ce n'est ni Ré, ni Lulu, ni aucun d'entre nous qui pourra tout seul s'opposer à un ennemi qui est capable de briser des dizaines d'arbres comme si c'étaient de simples brindilles.

— Pourquoi dis-tu un ennemi, père Ulu ? demanda Lihi.

— J'appelle ennemi, répondit le hibou d'un air sévère, celui qui vient porter la désolation et la destruction dans un pays. Et contre cet ennemi il faut organiser une sérieuse défense avec des guetteurs, mais aussi des armes et des soldats disciplinés pour s'en servir. Chacun de nous doit devenir un soldat et lutter contre l'envahisseur.

En disant cela le père Ulu faisait bouffer ses houppes de plumes de telle façon que sa tête prenait un aspect effrayant.

C'est alors que Fred eut une idée. Il ne croyait pas à l'existence d'un ennemi, mais il pensait nécessaire de calmer le vieux hibou et de lui offrir une distinction qui satisfasse sa vanité.

— Père Ulu, dit-il d'une voix légèrement solennelle, vous êtes un grand savant et vous avez beaucoup d'expérience. Et nous avons besoin de votre expérience. Par conséquent, puisque je suis le président de notre conseil, je prends la décision de vous nommer général. Vous aurez ainsi à vous occuper de tous les problèmes de notre défense.

Et, pensant au chevreuil qui avait pu être blessé par les sarcasmes du hibou, il ajouta :

— Quant au jeune Ré, qui montre beaucoup de valeur et de mérite, il sera votre lieutenant.

Le hibou gonfla toutes ses plumes, tant il était content d'avoir été désigné comme général. Le nain s'en aperçut et se dit qu'il avait bien manœuvré pour se concilier le père Ulu. Au lieu d'avoir un ennemi, il aurait désormais, pensait-il, un grand ami qui lui serait toujours reconnaissant.

En réalité Fred se trompait. Il avait cru bien faire et arranger la situation, mais avait au contraire ouvert la porte à un grand danger, comme le montrera la suite de cette histoire.

Chapitre X

Le silence s'était établi dans la salle du conseil. Chacun méditait sur ce qui venait d'être dit. Soudain Réba, suivie des cinq garçons et de Miny qui couraient à la queue leu leu, fit une bruyante irruption. Tous les enfants criaient à la fois, en proie à une grande excitation, si bien qu'on ne pouvait rien comprendre. On ne pouvait pas non plus entendre les explications de la chevrette. Alors Réba poussa doucement du bout de son museau les petits braillards qui finirent par se taire.

— Fréda a vu quelque chose, déclara-t-elle posément.

— Comment cela ? demanda Mina, qui s'inquiétait de toute cette agitation anormale. Qu'as-tu vu, Fréda ?

Tous les regards se portèrent sur le petit garçon qui rougissait de plaisir et de confusion à l'idée d'être le centre de l'attention générale. Il voulut parler, ouvrit la bouche, mais aucun son ne sortit.

— Eh bien ? fit Mina impatiemment.

Tout le monde attendait. Finalement il put prononcer une phrase sans trop bredouiller :

— J'ai vu un nuage.

— Un nuage ? dit le général Ulu d'un air mécontent. Qu'est-ce que c'est encore que ces sottises ?

Mais Fred avait déjà deviné ce qui s'était passé. Il demanda à son fils :

— Tu es monté dans la cheminée ?

— Oui, Papa.

En effet, pendant que la chevrette jouait avec les petits, Fréda, l'aîné des enfants, qui était un bon gymnaste et un habile grimpeur, aidé de Frédé qui lui avait fait la courte échelle, s'était attaqué à la paroi de la cheminée qui faisait communiquer la petite salle avec le jour. Réba s'en était vite aperçue et lui avait ordonné de redescendre. Mais il n'avait pas obéi. Il était parvenu tout en haut, jusqu'à l'orifice qui s'ouvrait verticalement dans une falaise. Là, accoudé sur le rebord, les pieds posés sur une petite saillie, il avait tranquillement examiné le paysage, comme d'un balcon.

La vue s'étendait à l'infini et Fréda en était émerveillé. D'abord il s'amusa de voir que les sapins et les autres gros arbres n'étaient pas plus grands que des allumettes. Puis il aperçut la maisonnette où il habitait avec ses parents, ses frères et sa sœur, et aussi le chêne creux où s'enfermait le père Ulu pour dormir. Comme tout cela était minuscule ! Plus loin il reconnut le lac, qui brillait comme un plat d'argent, et le palais de la fée Lihi, qui était tout blanc comme du sucre.

Et tout autour s'étendait la forêt immense, qui ressemblait à de la mousse grossière avec quelques trous alignés de loin en loin. Fréda suivit du regard ces trous et vit juste à l'horizon une masse foncée, qui lui fit d'abord penser à une petite montagne.

À la vérité, il avait de la peine à bien la distinguer, parce que le soleil brillait en face de lui et l'éblouissait. Au bout d'un moment il s'aperçut que la masse grossissait et bougeait un peu. Il lui sembla remarquer de la fumée ou de la brume, et il pensa que c'était un gros nuage sombre qui se rapprochait. Cela lui fit un peu peur et il redescendit rapidement par la cheminée.

— Un nuage noir, dit Fred le nain quand son fils eut terminé son récit. C'est bien cela. Il doit s'agir d'une sorte d'ouragan qui revient sur nous, comme la nuit dernière. Il faudrait peut-être aller voir.

Personne ne répondit. Chacun réfléchissait. Le vieux hibou se disait qu'évidemment on ne pouvait pas se battre contre un nuage, et cela le contrariait fort d'être général pour rien.

Enfin Mina rompit le silence :

— Cela m'étonne, tout de même, qu'il s'agisse d'un nuage ou même d'une tempête. Nous n'avons entendu aucun vent, cette nuit. Le temps était clair. Je me suis levée vers minuit pour voir si les enfants étaient bien couverts. Le ciel était à ce moment-là plein d'étoiles brillantes.

— Chut ! fit soudain Ramis, le renard, en levant une patte. Écoutez !

Chacun tendit l'oreille, mais on n'entendait rien de particulier. Seul le renard, qui avait une ouïe très fine, semblait percevoir quelque chose. Puis Ré, à son tour, fit signe qu'il discernait un faible son. Fred s'allongea par terre et colla son oreille contre le sol. D'abord il n'entendit rien que les battements de son cœur et le bruit de sa respiration. Enfin il perçut un ébranlement très lointain, puis un autre. C'étaient des chocs sourds, mais nets, qui augmentaient rapidement d'intensité.

Le nain essuya d'une main son front qui ruisselait de sueur. Ce terrible bruit lui rappelait avec force ses deux rêves de la nuit. Il se souvenait de la vache, de son mufle rose avec ses naseaux énormes et sa langue puissante qui venait le brouter, lui et toute sa petite famille. Et puis il revoyait le plafond de la mine qui se fissurait, les parois qui s'écroulaient. Il se releva en vacillant un peu.

Tout le monde entendait maintenant les coups réguliers qui ébranlaient la montagne. Les enfants apeurés se pressaient autour de Mina et de Réba. Miny s'était à nouveau blottie dans le douillet manchon de fourrure de sa marraine. L'alouette Lulu voletait nerveusement depuis les bois du chevreuil jusque sur le dos voûté de la fée, puis retournait. Les secousses devenaient si fortes qu'on s'attendait à chaque instant à être écrasé sous la masse en mouvement.

Alors la fée Lihi dit d'une voix haute et ferme :

— Il n'y a rien à craindre, mes amis. J'ai justement choisi la mine de Fred pour notre réunion parce que c'est un abri sûr. Au-dessus de nous toute la montagne nous protège et aucune force au monde ne pourrait la déplacer.

Ces paroles énergiques redonnèrent un peu de courage aux plus effrayés. Enfin on ressentit un ébranlement plus fort, plus prolongé et qui semblait très proche. Puis tout se calma.

Les enfants de Fred furent les premiers à donner de la voix. Les petits pleuraient, les aînés étaient surexcités. Mina et Réba eurent bien du mal à les consoler et à les tranquilliser.

Enfin le général Ulu fit claquer plusieurs fois son bec pour obtenir le silence et reconquérir toute son autorité sur sa troupe. D'une voix rude il déclara :

— Nous allons tenter à présent une sortie.



Chapitre XI

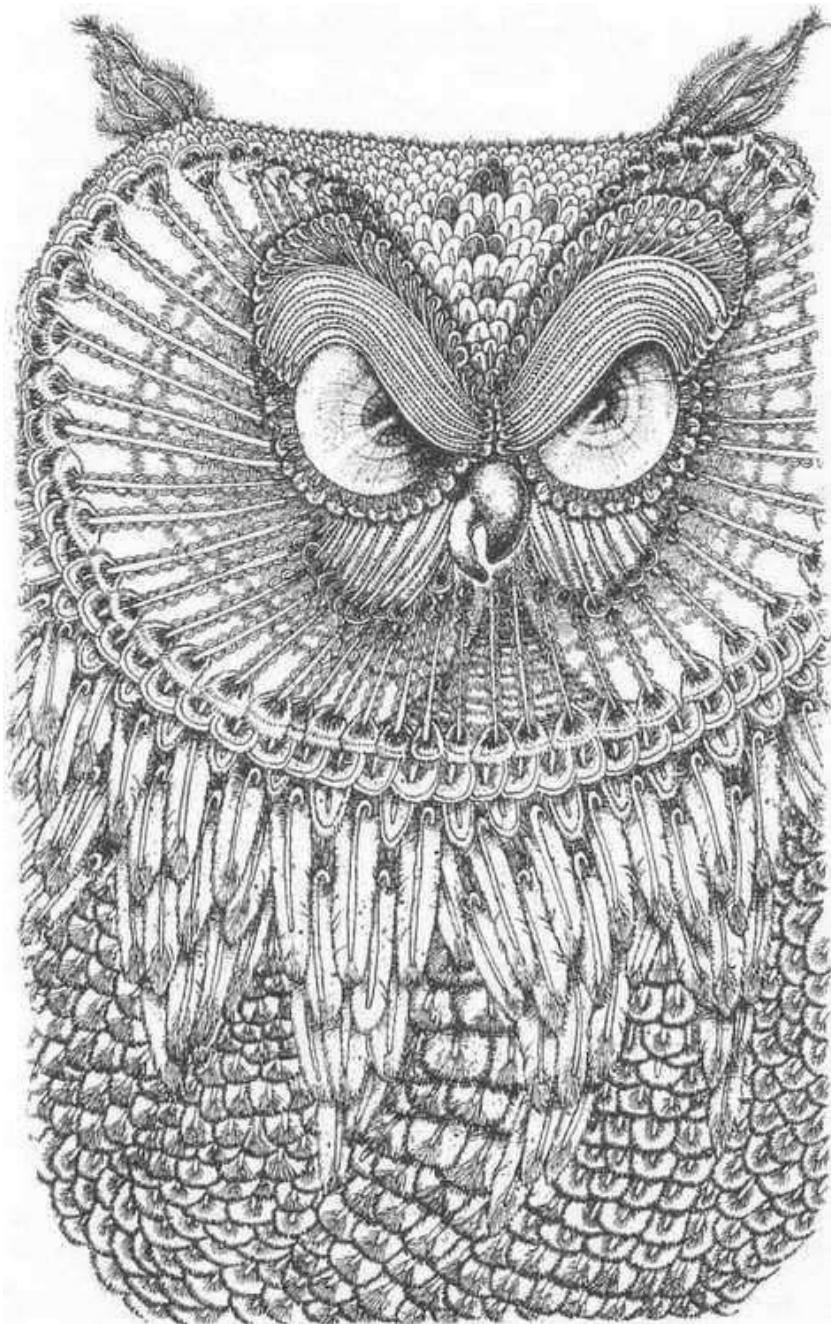
Tout comme les autres, la fée Lihi s'interrogeait : Que s'était-il donc passé à l'extérieur de la mine ? D'où provenaient ces grands ébranlements ? Pourquoi avaient-ils cessé ? S'agissait-il d'un ouragan, comme l'avait imaginé le nain ? Ou bien était-ce un monstre fabuleux, capable de donner de terribles coups de boutoir ? Ou encore tout un troupeau de ces énormes bêtes d'au-delà des mers, au nez démesurément long et aux deux dents immenses et recourbées, qu'on appelle des éléphants ?

La fée Lihi était très savante et connaissait toutes sortes de curiosités et de merveilles qui existent de par le vaste monde. Dans son palais du lac elle avait des livres pleins d'images magnifiquement coloriées, qui représentaient tous les animaux de la terre : il y avait le chameau qui a deux bosses sur le dos et le dromadaire qui n'en a qu'une, le lion qui est si majestueux et le tigre qui est si cruel, l'ours brun qui sait se tenir debout sur ses pattes de derrière et même danser, et l'ours blanc qui vit dans des pays de neiges et de glaces et qui sait si bien nager, le boa qui peut avaler un singe entier et le python qui étouffe ses proies dans ses formidables anneaux. On y voyait même des êtres plus étranges encore, des licornes qui ont un corps de cheval et une longue corne effilée plantée au milieu du front, des dragons qui ont des ailes de chauves-souris et une queue de serpent, des chimères qui sont à la fois lion, chèvre et dragon. Tous ces livres, la fée Lihi, la bonne marraine des enfants de Fred le nain, les avait montrés à ses petits élèves pour les amuser, pour les instruire et pour ouvrir leurs yeux et leur imagination sur les merveilles de l'univers. Mais aujourd'hui ce n'était plus dans un livre, c'était dans leur forêt, près de leur lac et de leur montagne, qu'un être prodigieux venait de faire son apparition.

Le général Ulu exposa son plan :

— Si nous sortons tous à la fois de la mine, l'ennemi n'aura aucune peine à nous apercevoir et à nous attaquer. Il faut donc

envoyer quelqu'un en éclaireur pour reconnaître l'adversaire et nous rendre compte de la situation.



Fred le nain, qui était un peu peureux – c'était là son seul défaut –, faisait le gros dos et se cachait dans le coin le plus sombre de la salle pour ne pas être choisi.

Mais le général Ulu, après avoir passé en revue la compagnie, désigna l'alouette à cause de sa petitesse et de son extrême agilité.

— Va, ma jolie Lulu, dit gentiment Lihi en lui faisant un beau sourire pour lui donner du courage et en dessinant dans l'air autour d'elle un cercle magique qui devait la protéger contre les dangers, et note bien dans ta petite tête tout ce que tu verras. C'est très important. Mais je suis sûre que tu t'acquitteras magnifiquement de ta mission.

L'alouette était à la fois fière et émue. Elle fit le tour de la salle en voletant pour saluer tout le monde, poussa un dernier « tireli » joyeux, puis s'engagea dans le tunnel qui conduisait vers l'extérieur et disparut aux regards.

Parvenue à l'entrée de la mine, l'alouette dut s'arrêter tant elle était éblouie par la lumière du jour, qui était infiniment plus vive que la clarté des torches. Enfin, après s'être longuement frotté les yeux, elle regarda au-dehors. D'abord elle ne remarqua rien d'anormal. Mais bientôt elle aperçut à travers les arbres, avec beaucoup de peine, une grande tache de couleur brune.

« D'ici, se dit-elle, je ne peux pas bien voir. Il me faut m'envoler et monter aussi haut que je peux dans le ciel. »

Alors Lulu, la gentille alouette, prit son essor et s'éleva rapidement. Ses ailes s'agitaient par petites secousses régulières. L'air était pur, une légère brise soufflait qui apportait toutes les bonnes odeurs des prés et des bois, le parfum des fleurs, les senteurs de résine, de champignons, de terre humide des sous-bois. On entendait chanter tous les torrents qui dévalaient la montagne en cascades et en cascadelles. Le soleil brillait et faisait bourdonner des millions d'insectes qui dansaient dans ses rayons.

Lulu se disait, malgré son inquiétude, qu'elle était heureuse. Elle aimait beaucoup la fée Lihi et Fred le nain avec toute sa petite famille, et Ré dont les bois veloutés étaient pour ses pattes un si doux perchoir, et Réba dont la voix ressemblait au son mélodieux de la flûte. Et d'être si heureuse et de tant aimer ses amis, cela lui donnait des forces pour monter et monter encore, toujours plus haut, dans le ciel parfaitement bleu. Elle se grisait de sa vitesse, de son effort et de l'air vivifiant sur lequel s'appuyaient ses ailes et qui lui permettait de s'élever encore et toujours. Enfin, quand elle ne fut plus qu'un point minuscule dans l'immensité du firmament, sa poitrine se gonfla

d'orgueil et de joie, elle s'arrêta et poussa un « tireli » de triomphe qui retentit à travers toute la contrée. Puis elle regarda la terre.

C'est alors qu'elle vit le géant.

Deuxième partie

La Fleur d'Amitié



Chapitre XII

Il était allongé, appuyé contre une pente raide et herbue de la montagne qui lui servait de confortable dossier. Sa tête atteignait le sommet, tandis que ses jambes s'étendaient presque jusqu'au lac. Il portait un costume de velours marron, serré à la taille par une ceinture à grosse boucle. Il était coiffé d'un bonnet jaune et avait à ses pieds des bottes grises. Il tenait dans sa main une pipe éteinte, si grande qu'on aurait pu mettre une meule de foin dans son fourneau. Il semblait dormir paisiblement.

— Tromperie ! s'écria le général Ulu, quand l'alouette eut fini son récit. C'est une tromperie, une feinte diabolique de notre ennemi qui fait semblant de dormir. Mais le général Ulu n'est pas né de la dernière pluie et ne se laissera pas prendre à cette ruse. Pour commencer...

— Pourquoi dites-vous toujours que c'est notre ennemi, père Ulu ? demanda Fred le nain, en l'interrompant.

— Mon petit Fred, répliqua le général, je n'aime pas qu'on me coupe la parole. La prochaine fois, tu seras puni !

En entendant ces mots, Fred le nain devint tout rouge. Comment le hibou osait-il lui parler sur ce ton, à lui un père de six enfants qu'on avait élu pour présider le conseil dans la mine ? Jamais Fred n'avait manqué de politesse envers le père Ulu, il avait toujours été plein de respect pour son profond savoir et sa grande intelligence. C'est lui, Fred, qui l'avait nommé général pour lui montrer son estime et son amitié. Et maintenant voilà ce vieil oiseau de nuit qui l'appelait « mon petit Fred » et qui lui promettait une punition comme à un enfant désobéissant. La colère faisait trembler le nain. Alors il sentit la main de Mina qui se posait doucement sur son bras pour le calmer et le réconforter.

Ce fut la fée Lihi qui répliqua au hibou :

— Tu as eu tort de parler ainsi à Fred. Ce n'est pas le moment de nous disputer en nous lançant des paroles désagréables. Et Fred avait bien raison de te poser sa question : pourquoi penses-tu que le géant est notre ennemi ?

Le général Ulu avait fermé les yeux. Il les rouvrit tout grands et dit d'une voix sifflante :

— Parce qu'il détruit notre forêt et ravage tout !

— Ce n'est pas vrai, s'écria courageusement l'alouette Lulu. J'ai bien remarqué qu'il n'avait rien saccagé. On voit simplement la trace de ses pas dans la forêt. Et c'est tout.

— C'était donc cela, dit la fée Lihi, pensive. Ces étranges clairières, que j'ai vues à l'aube en compagnie du gnome Sylvain, avaient été faites par les pieds du géant ! Et les grandes secousses dans le sol, c'est lui qui les provoquait à chaque pas !

Ré, le chevreuil, intervint à son tour d'un ton calme et pondéré :

— Il faut bien qu'il marche quelque part. Bien sûr, c'est très dangereux pour nous qui sommes les habitants de la forêt, parce qu'il peut nous écraser sans le vouloir et sans même nous voir. Mais ce serait injuste de l'accuser uniquement parce qu'il pose ses pieds par terre.

Ramis le renard leva la patte d'un air avantageux pour donner aussi son avis :

— Je trouve bien entendu que le jeune Ré a raison. Si les seuls dommages du pays ont été causés par les pieds du géant, on ne peut pas vraiment les lui reprocher. Mais le général Ulu n'a pas tort non plus. Car ce géant est tout de même très dangereux et très redoutable. Il nous faut donc en débarrasser la contrée.

Visiblement Ramis ne voulait pas s'engager. Il cherchait à contenter les uns et les autres, sans se compromettre.

Alors Fred le nain prit la parole d'une voix forte, mais encore tout émue :

— Mes amis, il ne faut pas tout brouiller. Nous devons, face au danger, avoir des pensées très claires. Ce n'est pas la même chose de dire que ce géant est un ennemi qui cherche à nous tromper ou que c'est simplement un être très dangereux à cause de sa taille, mais qui ne nous veut aucun mal et ne sait sans

doute même pas que nous existons. Je pense donc qu'il faut essayer de connaître ses intentions avant de le juger et je propose que nous allions tous le regarder depuis la cheminée de la petite salle, dans laquelle mon fils Fréda est monté et d'où il a cru voir un nuage ou une fumée, qui venait sans doute de la pipe du géant.

Et le nain ajouta :

— Je peux construire rapidement une plate-forme pour que nous ayons un observatoire commode.

Ce projet fut accueilli avec enthousiasme. Le général Ulu, bien que mécontent de voir le nain prendre la direction des opérations à sa place, ne dit rien et se borna à faire claquer plusieurs fois son bec d'un air agacé.

Avec quelques poutres et des planches, Fred eut tôt fait d'aménager la cheminée. Il installa une échelle et la fixa solidement. Puis il établit vers le haut un plancher, qui ferma presque complètement la large ouverture, ne laissant que le passage d'une personne.

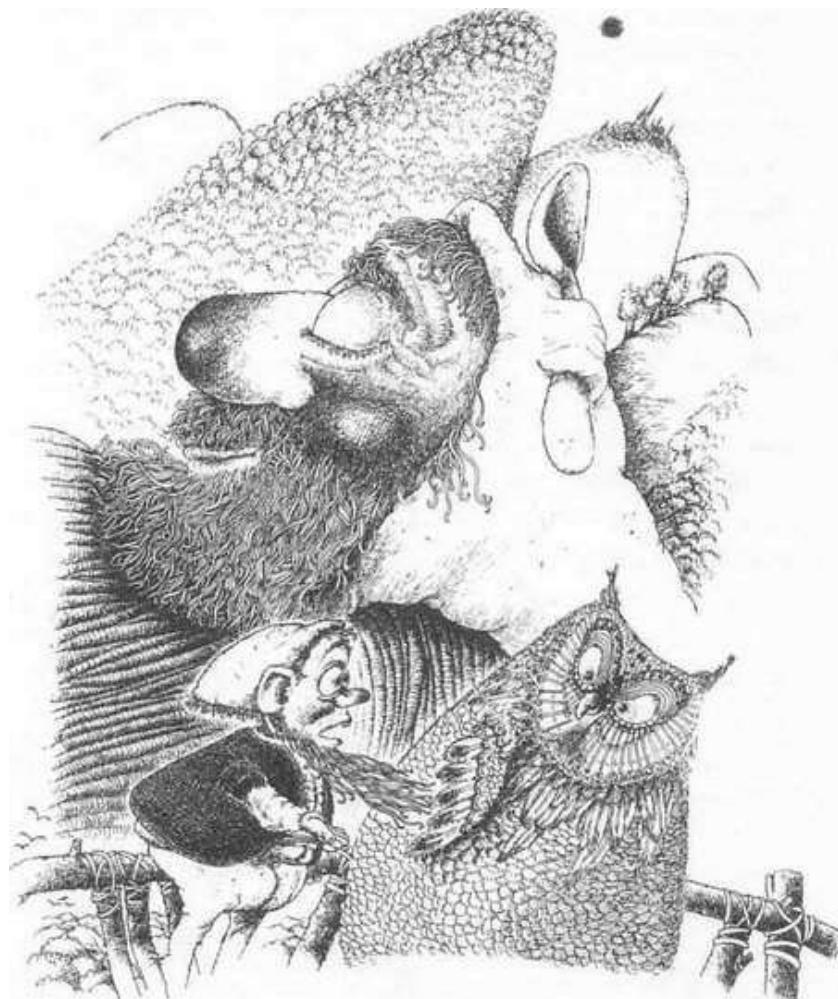
La première à monter fut la fée Lihi avec l'alouette sur l'épaule, suivie du hibou, qui agita ses ailes et s'éleva, malgré son âge, avec une remarquable assurance ; puis Ré et Réba, dont l'agilité était vraiment merveilleuse. Ce fut ensuite le tour de Ramis, mais là il se produisit un incident inattendu : le renard grimpa d'une manière si élégante et désinvolte qu'il manqua un barreau, perdit l'équilibre, glissa au travers de l'échelle et finit par tomber en poussant un glapissement d'effroi dans une cuve pleine d'eau, qui servait à Fred pour nettoyer ses outils. Trempé depuis les oreilles jusqu'au bout de la queue, Ramis, vexé et furieux, déclara au nain effaré qu'il rentrait chez lui pour se sécher et disparut aussitôt en laissant une longue traînée d'eau derrière lui...

La chute du renard avait mis les enfants en joie. Frédi marchait, la tête basse, en imitant la piteuse mine de Ramis sortant de la cuve. Ses frères et sœur riaient si fort que Mina elle-même ne put s'empêcher de sourire. Elle dit qu'elle monterait plus tard et voulait rester avec les petits.

Enfin Fred le nain gravit les échelons et déboucha sur l'observatoire. Le géant dormait toujours.

Chapitre XIII

On distinguait nettement l'empreinte des pieds du géant dans la forêt. La nuit dernière il s'était contenté de quelques pas, puis était reparti, sans douté en marchant dans ses premières traces.



— Cela prouve qu'il fait bien attention et qu'il ne veut pas tout écraser, dit Ré.

Puis le géant était revenu et s'était avancé jusqu'à la montagne. Enfin il s'était assis et endormi. Peut-être était-il très fatigué.

— Par chance, dit encore Ré, il n'a pas marché sur le palais du lac, ni sur la maisonnette de Fred. Pourtant là, il est passé bien près.

— Malédiction ! s'écria soudain le général Ulu en battant des ailes avec fureur et en gonflant toutes ses plumes. Il a détruit mon logis !

Fred le nain vit en effet que le vieux chêne creux, où dormait le hibou, avait été écrasé par le pied du géant.

— Ce n'est pas grave, dit le nain. Il y a bien d'autres troncs creux. Ce chêne était si vieux qu'il risquait à chaque bourrasque un peu forte de s'abattre brutalement. Vous trouverez à coup sûr dans la forêt une habitation plus commode et plus confortable.

— Non, non et non ! fulminait le hibou. C'était mon logis. J'y avais entassé mes économies. Tout cela est perdu, détruit, anéanti. Ce géant est un terrible dévastateur, je vous l'ai dit. Il apporte le malheur et la désolation dans le pays. Eh bien, s'il veut la guerre, il aura la guerre ! Je suis votre général et je vais organiser l'attaque.

— Mon cher Ulu, dit la fée Lihi, calme-toi. J'ai dans mon palais un coffret plein de bijoux. Je te ferai cadeau d'un magnifique collier de perles pour te consoler de la perte de tes biens.

— Père Ulu, je vous donnerai le prochain diamant que je trouverai au fond de ma mine, ajouta Fred.

Mais le hibou ne décolérait pas :

— Je ne veux rien de tout cela. Je veux chasser l'ennemi hors de notre territoire et vous devez m'obéir. Où est Ramis ?

— Il est malheureusement tombé dans une cuve d'eau et a dû rentrer chez lui pour se sécher, répondit Fred en se mordant les lèvres pour ne pas rire.

— Qu'est-ce que c'est encore que cette histoire ? fit le hibou. Descendons, ce soleil me blesse les yeux.

Quand tout le monde fut réuni en bas dans la grande salle, le général Ulu se percha dans une sorte de niche d'où il dominait les uns et les autres. La flamme d'une torche, qui achevait de brûler près de lui, lui donnait un aspect terrible.

— Il faut lui tendre un piège, dit-il d'une voix menaçante.

Mais Fred le nain s'opposa une nouvelle fois à lui :

— Non, père Ulu, vous ne pouvez pas nous obliger à faire ce que nous ne voulons pas. Jusqu'à aujourd'hui le pays où nous

vivons, la forêt, le lac, la montagne n'ont jamais connu la guerre. Il y a eu bien sûr des disputes, mais aussi des réconciliations, et jamais nous n'avons utilisé des armes ou des pièges les uns contre les autres. Pourquoi voulez-vous chasser méchamment ou encore blesser ou même tuer ce géant qui n'a rien fait contre nous ? Il a simplement marché, et encore en faisant attention !

— Il n'a guère fait attention à mon chêne ! hurla le hibou.

— Comment aurait-il pu savoir que cet arbre était différent des autres ? répliqua le nain. Ce serait déloyal et contraire à l'hospitalité de l'attaquer. Quand un hôte vient chez nous, nous devons le bien traiter et ne pas lui faire de mal. Peut-être ce géant s'est-il perdu et cherche-t-il son chemin ? Il faut essayer de lui parler, de savoir qui il est et ce qu'il veut. C'est à cela qu'il faut réfléchir tous ensemble.

— Je ne suis pas du tout d'accord, dit alors le général Ulu. Tu ne dis que des sottises. On ne peut pas parler avec un être qui est plus haut qu'une montagne. Que nous importe d'ailleurs de savoir si ce géant a ou n'a pas de mauvaises intentions ! Cela ne change rien. On ne peut pas vivre en paix avec un géant chez soi.

— Si ! On doit au moins essayer, déclara Fred d'un ton résolu.

— Fred, je suis le général et tu m'obéiras !

Il y eut un silence. Chacun redoutait un éclat ou pire encore. Enfin Ré le chevreuil parla :

— Il y a un moyen bien simple de décider ce que nous allons faire. Nous n'avons qu'à voter. Choisissons entre la proposition de Fred qui souhaite parler au géant et celle du général Ulu qui veut lui tendre un piège.

Mina et la fée Lihi approuvèrent de la tête. Réba était bien sûr d'accord, elle aussi. Elle admirait son fiancé qui savait toujours dire ce qu'il fallait au bon moment. L'alouette Lulu, qui aimait beaucoup Ré, voletait joyeusement en répétant : « Votons ! Tireli ! Votons ! »

Mais le général ne voulut rien savoir :

— Voter ? Qu'est-ce que c'est que ces sottises ? Quand le chef commande, les soldats n'ont qu'à obéir. On ne discute pas les ordres. On exécute, un point c'est tout.

— Le général, répondit Fred, doit faire ce que tout le monde a décidé. Ce n'est pas à lui de choisir tout seul et pour les autres s'il faut faire la guerre ou rester en paix.

Le vieux hibou comprit qu'il avait perdu la partie. Alors il s'agita furieusement et lança :

— C'est bon. Vous êtes des imbéciles et vous ne méritez pas que je m'occupe de vous. Tant pis pour vous ! Vous vous débrouillerez tout seuls maintenant. Je vous abandonne, et si le géant vous écrase, tous tant que vous êtes, ce sera uniquement de votre faute. Vous comprendrez alors ce qu'il en coûte de ne pas obéir au général Ulu !

Et l'oiseau de nuit, toutes plumes hérissées, s'envola dans un grand bruit d'ailes et de bec. Son ombre immense s'agita un instant sur les parois de la salle. Puis il disparut par le tunnel qui conduisait au-dehors.

Pendant un long moment, personne ne prononça une parole. Enfin Lulu dit d'un ton joyeux :

— Bon débarras !

Mais elle ne reçut aucun écho. Chacun se sentait inquiet.

Chapitre XIV

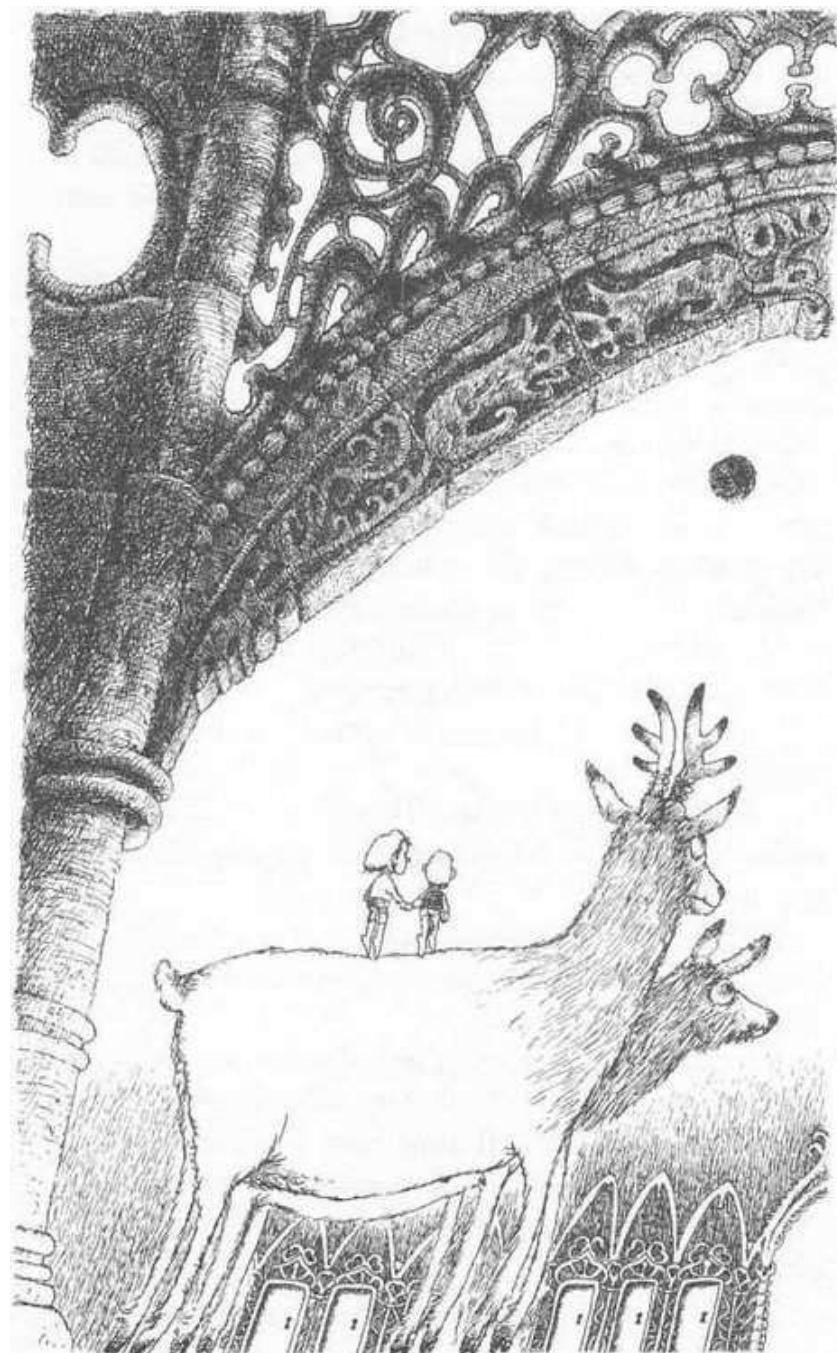
Il y avait maintenant beaucoup de choses à faire et pas un instant à perdre. À tout moment le géant pouvait se réveiller et recommencer à marcher.

La fée Lihi se tourna vers le nain :

— Il faudrait que tu me rendes un grand service, Fred. Va, je te prie, jusqu'à mon palais du lac et rapporte-moi le balai de la sorcière, qui se trouve dans le troisième placard de la galerie. J'en ai besoin tout de suite pour pouvoir m'élever dans les airs, ce qui nous sera certainement indispensable. Quel dommage,

ajouta-t-elle en soupirant, que j'aie perdu jadis ma baguette magique ! Il me serait si facile aujourd'hui de transformer ce géant en une petite souris.

— Marraine, je peux y aller, moi, dit fièrement Fréda, l'aîné des enfants de Fred le nain. Je monterai sur le dos de Ré, s'il le veut bien, et nous galoperons jusqu'au palais. Ainsi nous irons plus vite que Papa.



— C'est gentil, Fréda, répondit Mina, de penser à te rendre utile. Mais le balai de Lihi sera bien trop lourd pour toi. Tu es un trop petit bonhomme.

— Le balai ne sera pas lourd, Mina, dit la fée, et Fréda a une bonne idée. Il lui suffira d'attacher le manche avec une petite ficelle dont il tiendra le bout dans sa main. Et le balai volera derrière lui comme un cerf-volant.

— Je voudrais y aller moi aussi, demanda Frédé. Je monterai sur le dos de Réba.

— Si tes parents acceptent, moi je veux bien. Tu en profiteras pour me rapporter toi aussi quelque chose qui pourra peut-être me servir : un petit médaillon d'agate qui se trouve dans ma chambre, sur ma table de nuit, dans un écrin de nacre.

Fred le nain consulta du regard sa femme et dit :

— Nous les autorisons tous les deux à la condition qu'ils ne tardent pas en chemin. Il ne faudrait pas que le géant se réveille !

— Faites bien attention, ajouta Mina, et obéissez à Ré et à Réba.

— Soyez sans crainte, dit le chevreuil, ils seront sages et nous serons rapidement de retour.

C'est ainsi que les deux enfants, assis à califourchon sur leurs fringantes montures, partirent pour leur audacieuse équipée sous les yeux inquiets de leurs parents, tandis que la fée Lihi dessinait dans l'air le même signe magique qu'elle avait déjà utilisé pour l'alouette Lulu.

Après une course aussi rapide que le vent, ils parvinrent devant la grande et belle porte dorée du palais de la fée Lihi. Il n'y avait pas de clef pour ouvrir : on devait simplement parler à la porte comme à une personne et lui dire pourquoi l'on voulait entrer ; alors, comme elle était enchantée, elle s'ouvrait toute seule. Mais si un visiteur indésirable ou, pire encore, un voleur se présentait, elle restait obstinément fermée et résistait à toutes les tentatives pour la faire céder.

Les deux enfants, qui d'habitude venaient tous les jours prendre leur leçon avec leurs frères et sœur, savaient très bien comment entrer. Ils crièrent ensemble :

— Porte, ouvre-toi vite ! Nous venons chercher le balai de la sorcière et le médaillon d'agate pour notre marraine Lihi.

Et avant même qu'ils aient fini de parler, les deux battants dorés s'écartèrent en silence, comme poussés par une main invisible.

Les garçons, qui avaient mis pied à terre, gagnèrent d'abord la chambre de la fée, accompagnés par le couple de chevreuils. Il était rare que Lihi permette aux enfants d'entrer dans sa chambre. Aussi les quatre visiteurs demeurèrent-ils d'abord sur le seuil, tout éblouis et intimidés.

C'était en vérité une chambre merveilleuse. Trois grandes fenêtres, qui donnaient sur le lac aux eaux bleu sombre, laissaient largement pénétrer le jour. Au milieu de la pièce se dressait un immense lit d'ébène à colonnes, garni de rideaux couleur de lune attachés par des chaînes d'argent joliment ciselées. Sur le sol dallé de pierre d'azur étaient étendus des tapis magnifiques. Le plus grand représentait un paon qui faisait la roue ; les tons en étaient si beaux et si vifs qu'on croyait voir un véritable oiseau. Il y avait tellement de sièges, de tablettes, de commodes, de coiffeuses, de miroirs, en or, en émail, en bois précieux, en pierres fines de toutes les nuances qu'on ne pouvait les compter. Au plafond pendait un énorme lustre de cristal qui, dès qu'un souffle d'air l'agitait, faisait entendre la plus délicieuse musique qu'on puisse imaginer en entrechoquant toutes ses pendeloques étincelantes.

Frédé n'eut aucune peine à découvrir l'écrin de nacre sur une petite table de nuit en porphyre et y prit le médaillon d'agate qu'il glissa dans le fond d'une de ses poches.

Puis ils ressortirent tous de la chambre et allèrent dans la galerie pour chercher le balai de sorcière.

— Misère ! s'écria tout à coup Fréda. J'ai oublié dans quel placard se trouve le balai !

— Tâche de te rappeler, lui dit son frère.

— Il me semble que Lihî avait parlé du deuxième, murmura Réba timidement, mais je ne suis pas sûre. Peut-être le troisième, plutôt.

— Voyons d'abord combien il y a de portes de placards, proposa Ré.

On en compta sept.

— Il nous faut les ouvrir l'une après l'autre, déclara Fréda.

Dans le premier placard, on découvrit un simple bonnet de fourrure orné d'un bijou. Avant qu'on ait pu dire quelque chose, Frédé le prit et le mit en riant sur sa tête. Aussitôt il disparut.

— Où est-il ? s'écria Réba inquiète. Je ne comprends pas où il est passé.

On entendit alors, mais sans le voir, la voix du petit garçon : « Coucou, je suis ici ! »

— Ce bonnet rend invisible, dit Ré. Enlève-le vite, Frédé, nous n'avons pas de temps à perdre.

En riant le petit coquin réapparut, le bonnet à la main. On le rangea et on ouvrit le second placard.

Il y avait là une jolie lorgnette, c'est-à-dire un petit tube de métal qui permet de voir grossi un objet lointain. Frédé, toujours curieux, la prit pour regarder dedans. Il poussa un cri de surprise et dit en bafouillant :

— Oh ! je vois... j'aperçois... Maman et notre marraine Lihî... et tous nos frères...

Fréda lui prit la lorgnette et, comme il était bien élevé, il la proposa poliment à Réba :

— C'est vrai, dit la chevrette. Cette lunette est magique. On peut très bien distinguer la grande salle dans la mine avec les torches qui l'éclairent.

Ré, puis Fréda regardèrent à leur tour.

— L'image se brouille, dit Fréda. Ah ! je vois maintenant le géant qui dort...

— Je suppose que cette lorgnette permet de voir ceux à qui l'on pense, expliqua le chevreuil. Mais nous n'avons pas le temps de l'étudier davantage. N'oubliez pas que le géant peut à tout instant se réveiller. Hâtons-nous !

Enfin c'est dans le troisième placard qu'ils découvrirent le balai de sorcière. Frédé voulait encore ouvrir les autres portes, mais Réba s'y opposa :

— Non, Frédé, ce serait indiscret. Nous avons trouvé ce que nous cherchions. Tu as entendu Ré : à présent il faut vite retourner à la mine de diamant. Un jour, ajouta-t-elle pour consoler le petit curieux, ta marraine te montrera peut-être ses autres trésors.

Fréda, l'aîné, avait toutes sortes de menus objets dans ses poches : un canif, des osselets miniatures, un bout de crayon, des billes et heureusement une petite pelote de ficelle fine et solide. Il attacha une extrémité de la ficelle au manche du balai, puis tous quatre quittèrent rapidement la demeure de la fée.

Quel fabuleux retour ! Le chevreuil et la chevrette galopaient à vive allure parmi les fleurs et les herbes hautes pour rapporter sains et saufs les deux enfants radieux, qui avaient bien oublié le géant et tous les dangers. Frédé se pressait affectueusement contre le doux pelage de Réba. Il sentait le médaillon d'agate qui gonflait sa poche. Son frère aîné était assis presque droit, comme un vrai petit cavalier. D'une main il avait saisi un bois du chevreuil et de l'autre il tenait le bout du fil, auquel il transmettait les saccades de la course. Et tout là-haut, au-dessus de la cime des arbres, volait le balai de sorcière, qui semblait lui aussi galoper à bride abattue vers la montagne.

Chapitre XV

— Ah ! les voilà ! fit Mina, en accueillant les quatre commissionnaires à l'entrée de la mine.

Elle serra longuement ses enfants dans ses bras, tandis que Lihi remerciait Ré et Réba.

— Et maintenant, dit joyeusement Mina, venez tous sur l'observatoire manger avec les autres les tartines que votre marraine et moi nous vous avons préparées.

Pendant leur absence, Fred le nain avait en effet rapporté des provisions de la maisonnette, en courant à toutes jambes. Ainsi Mina et la fée avaient pu organiser pour tous un repas froid, qu'elles avaient servi sur la plate-forme aménagée par Fred dans la cheminée. Là on jouissait de l'air et du soleil comme sur un balcon, et les grandes personnes pouvaient y surveiller le sommeil du géant.

Quel être fantastique ! On ne pouvait le regarder sans frissonner, tant sa taille était redoutable. Il était toujours étendu dans la même position. Seule sa tête avait un peu glissé sur le côté. Sa poitrine se soulevait à intervalles réguliers. Il dormait très profondément.

Pendant que les enfants, le couple de chevreuils et l'alouette déjeunaient de fort bon appétit, Fred, Mina et Lihi, debout près du rebord de la falaise, discutaient d'un air grave et soucieux :

— Comment nous faire entendre d'un pareil géant ? disait le nain. Jamais il ne nous apercevra et jamais il ne nous écoutera !

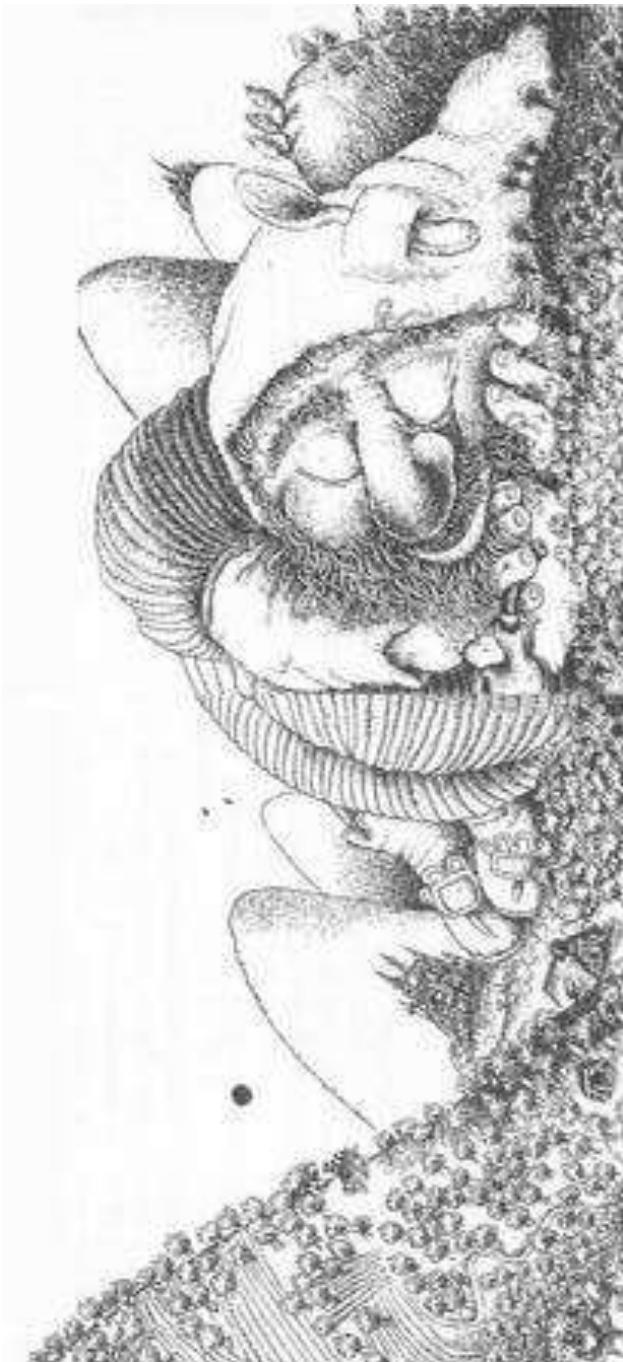
La fée Lihi hochait la tête, en tapotant le médaillon d'agate que Frédé lui avait rapporté. Mina eut une idée :

— Fabriquons une longue banderole, dit-elle, sur laquelle nous écrirons en grosses lettres : SOIS LE BIENVENU ! Lulu pourra en prendre une extrémité dans son bec et tirer la banderole derrière elle pour que le géant puisse bien la voir et la lire.

Tous trois méditèrent cette suggestion.

— Ce serait trop lourd pour l'alouette, fit remarquer Lihi. Et, en plus, combien de temps nous faudra-t-il pour confectionner cette banderole et peindre des lettres ? Songez que le géant ne va sans doute plus tarder à se réveiller. Nous devons agir tout de suite.

Il y eut un nouveau silence. Fred se prit la tête dans les mains :



— J'essaie d'imaginer, dit-il, que je suis le géant. Je me réveille après un bon somme. À ce moment-là je m'étire, puis je me lève tranquillement et je fais même quelques petits sauts sur place pour me dégourdir les jambes, car j'ignore complètement que cela peut faire du mal à quelqu'un. Donc, conclut le nain en levant un doigt, il faut absolument que le géant sache que nous existons, et cela dès son réveil ! Pour bien faire, il vaudrait même mieux que ce soit nous qui le réveillions. Nous pourrions l'appeler tous ensemble.

On réfléchit un moment.

— Oui, c'est une idée. Mais ne crois-tu pas, demanda Mina, que nous sommes trop loin pour être entendus ?

— Je ne pensais pas l'appeler d'ici, répondit le nain. Nous pourrions nous rapprocher de son oreille en montant sur la crête de la montagne et en avançant prudemment vers lui.

La voix de Fred tremblait un peu, tant son projet était audacieux.

— Ce serait trop dangereux, déclara la fée Lihi. Certes nous pensons que ce géant n'a aucune mauvaise intention. Mais si, en se réveillant, il voit un petit groupe un peu au-dessus de lui sur la crête, qui pousse des cris, il peut avoir peur et nous écraser d'un coup de poing. Nous devons tenter de lui parler, mais sans nous exposer à un danger inutile.

C'est alors que Fred s'écria :

— Nous n'avons qu'à nous répartir, au lieu d'être groupés. Chacun se postera en un lieu commode, non loin d'un abri. À un signal donné, nous crierons tous « ohé ! ».

Il fallut encore discuter un bon moment pour bien mettre au point le plan de Fred le nain, qui fut adopté, et l'expliquer à Ré, à Réba et à l'alouette Lulu. Enfin on se sépara, chacun ayant une mission précise. Voici comment se déroula l'opération :

Réba, dont la douce voix flûtée était de moindre utilité, eut la garde des enfants. Au signal donné par Fred, elle devait, depuis l'observatoire de la mine, non seulement crier « ohé ! » elle-même, mais faire crier les six enfants. Ce programme plaisait beaucoup aux petits qui, bien avant le signal de leur père, se mirent à piailler de toutes les façons comme une vraie nichée de moineaux. Ils s'égosillaient tant et si bien que la chevrette dut les pousser un peu avec son museau pour les calmer et les rendre sages.

Ré monta sur un rocher élevé dont il connaissait tous les avantages. En cas de danger il pouvait rapidement dégringoler à travers les arbres et gagner la mine de diamant.

Quant à la fée Lihi, elle enfourcha le balai de sorcière et s'éleva dans les airs. Elle se dirigea vers le géant et s'approcha de sa grande oreille. Lulu, de son côté, avait choisi l'autre oreille, dans laquelle elle s'apprêtait à lancer un « tireli »

particulièrement sonore. La fée et l'alouette pouvaient sans peine se mettre hors de la portée du géant en montant plus haut dans le ciel.

Mina ne s'éloigna pas trop de la mine. Elle se posta à la lisière de la forêt. De là elle pouvait voir à la fois le géant et le signal de Fred. Son rôle était très important, car elle savait pousser des cris extraordinairement perçants.

Fred, enfin, grimpava vers un petit promontoire où il aimait bien d'ordinaire aller chanter de sa belle voix profonde et harmonieuse, parce que l'écho y était magnifique. Souvent, quand il avait terminé sa journée de travail, il venait là contempler la vue qui s'étendait superbement jusqu'à l'infini. Aujourd'hui aussi il regarda de tous côtés, mais son humeur était bien différente : il apercevait au loin le lac avec le palais de la fée Lihi, plus près il devinait sa maisonnette à travers les arbres, il distinguait mieux l'observatoire de la mine, qui apparaissait comme une niche creusée dans la falaise, et, au-dessus, Ré le chevreuil dont la gracieuse silhouette se découpait sur le ciel bleu. Enfin il reconnut Mina à l'orée du bois. Mais il voyait aussi, non loin de lui, l'énorme masse du géant endormi.

Fred le nain avait bien peur. Il savait qu'au pied du promontoire se trouvait une petite cavité naturelle dans le rocher, qui pourrait lui servir d'abri. Mais cela ne le rassurait qu'à moitié. Il serrait son poing dans sa poche, sans oser donner le signal. Enfin il rassembla tout son courage, tira un grand mouchoir blanc qu'il agita trois fois au-dessus de sa tête et de toutes ses forces poussa un formidable « ohé ! » qui roula à travers la montagne et revint en écho avec tous les autres « ohé » lancés par Lihi, Lulu, Mina, Ré, Réba et tous les enfants.

Le géant ne bougea pas.

Fred laissa passer un instant, puis il refit le signal. Une nouvelle fois le cri retentit dans toute la contrée, suivi de plusieurs échos qui s'éteignirent peu à peu : « ohé !... Ohé ! ohé !... hé ! »

Mais le géant ne bougeait toujours pas.

Fred le nain agita une troisième fois le mouchoir et hurla si fort qu'il crut que sa tête allait éclater.

« OOOOHÉÉÉ ! »

Alors le géant ouvrit les yeux. Il regarda autour de lui d'un air hébété, mais ne vit rien. Les cris l'avaient tiré d'un profond sommeil et il n'était pas bien réveillé. Soudain il bâilla et l'alouette Lulu, qui ne s'était pas écartée à temps, faillit être avalée par la violente aspiration. Enfin il se retourna un peu sur le côté, ce qui fit frémir toute la montagne, et se rendormit.

— C'est raté, fit Fred le nain, quand tout le monde se retrouva sur l'observatoire de la mine. Il va falloir inventer autre chose.

— Laissez-moi le temps de bien y réfléchir, déclara alors la fée Lihi, la bonne marraine des enfants de Fred le nain, il me semble que j'ai peut-être une idée...

Et en disant cela la vieille fée hochait la tête, tout en tapotant du bout des doigts le médaillon d'agate.

Chapitre XVI

En quittant la mine de diamant, le général Ulu s'était enfoncé dans le sous-bois d'un vol bas et lourd, en marmonnant toutes sortes d'imprécations et d'invectives contre la fée Lihi et Fred le nain. « Ah ! ils se sont liqués contre moi ! se répétait le hibou. Eh bien, ils me le paieront ! Cette fée Lihi n'est qu'une maudite sorcière qui m'a toujours détesté. Quant à Fred, il fait semblant d'avoir quelques égards pour moi, et c'est pure hypocrisie. Mais attention ! Je vais leur donner une bonne leçon ! » Et le vieil Ulu ruminait ses projets de vengeance en claquant furieusement du bec.

Il parvint à l'endroit où, ce matin encore, se dressait son arbre creux. Tout avait été brisé. Dans le fouillis des branches écrasées, le général Ulu ne retrouva rien de son logis et de ses biens. Sa rage se tourna contre le géant : « Il faut exterminer ce ravageur, ce destructeur, ce dévastateur ! Et je sais bien que ceux de la mine le protègent, c'est évident. Mais comment faire, moi tout seul, pour attaquer un être qui est plus grand qu'une

montagne ? » Ainsi le vieux hibou, perché sur un tronc décapité, agitait dans sa tête les plus sombres pensées.

C'est alors qu'il entendit une sorte de grincement dans la forêt. Il tendit l'oreille et reconnut le bruit régulier d'une scie à l'œuvre. Le général s'élança aussitôt de son vol silencieux et découvrit tout de suite la scie et le scieur.

C'était le gnome Sylvain, qui coupait du bois au bord d'une clairière faite par le pied du géant. Le hibou voulut lui crier : « Que fais-tu là, imbécile ? », mais il se retint et décida de l'aborder aimablement.

— Bonjour, ami Sylvain. C'est un plaisir de voir comme tu travailles avec habileté. Tu as déjà empilé une grande quantité de bûches !

Le gnome leva la tête. Il avait des cheveux en broussaille et une grosse barbe noire qui lui mangeait entièrement la figure. Au milieu de tout ce poil on apercevait ses petits yeux méfiants. Il ne se souciait guère qu'on lui fasse des compliments et voulait surtout qu'on le laisse en paix. Il continua donc à scier sans répondre.

— Pour couper tant de bois aussi vite, il faut que tu sois extraordinairement fort ! reprit le général Ulu.

Sylvain s'arrêta, plus flatté qu'il ne voulait le montrer. Il grommela d'une voix rude :

— Faut bien le faire ! Tout ce bois gâché ! Je dois le mettre en piles pour l'hiver et l'abriter, sinon tout pourrira.

— Mais n'as-tu pas peur que le géant t'écrase ?

Le gnome fit une grimace qui était peut-être un sourire.

— J'ai pris mes précautions, dit-il. La fée Lihi m'a donné ce matin sa protection magique. Je n'ai donc rien à redouter.

— Ouais, fit le hibou.

Sylvain entendit ce « ouais » et pensa que le père Ulu avait une voix bizarre aujourd'hui. Il le regarda bien en face et vit les yeux ronds, tout ronds et grands ouverts de l'oiseau de nuit qui le fixaient sévèrement. Ce regard inquiétait le gnome, mais il ne pouvait plus s'en détourner. Il était obligé de garder ses yeux dans les yeux du hibou, malgré tous les efforts de sa volonté. Et, en même temps, il percevait la voix froide et métallique d'Ulu qui disait :

— N'aie pas peur. C'est moi désormais qui te prends sous ma protection magique. Je serai ton maître et tu m'obéiras en tout.

Sylvain voulut une dernière fois se libérer de cette emprise, mais ce fut impossible. Les yeux du hibou le fascinaient et son esprit s'engourdisait peu à peu. Maintenant il était entièrement à la merci du vieux général, qui pouvait disposer de lui comme bon lui semblait.

« À merveille, se dit Ulu, quand il eut hypnotisé le gnome. À présent ce solide gaillard va servir mes plans. Je vais d'abord l'envoyer me chercher Ramis. »

À peine Sylvain eut-il reçu cet ordre qu'il fila comme un automate jusqu'au terrier du renard.

— Ramis, mon cher Ramis ! s'écria le hibou d'un air compatissant, dès qu'il l'aperçut qui s'en venait en compagnie du gnome. Quel vilain tour t'ont-ils joué dans la mine ? Ne t'a-t-on pas poussé dans une cuve d'eau ?

Le renard fut un peu surpris par cet accueil, mais il était bien trop orgueilleux pour avouer que la chute avait été uniquement due à sa maladresse.

— N'en parlons plus, dit-il d'une voix sombre, cela vaut mieux.

— C'est entendu, fit le général. Je reconnais bien là ton caractère magnanime. Laissons d'ailleurs ceux de la mine à leurs sottises. Ramis, je t'ai prié de venir, car tu es le seul avec moi à comprendre quel épouvantable danger le géant fait courir au pays.

Le renard se méfiait un peu et ne répondit pas.

— Ramis, insista le hibou, toi seul es assez malin et astucieux pour imaginer une ruse contre le géant.

L'œil du renard s'alluma. L'idée de tendre un piège à un adversaire aussi colossal le séduisait. Personne d'ailleurs ne saurait que cela venait de lui, car il ne ferait qu'inventer le traquenard, sans y participer lui-même.

Les deux conspirateurs discutèrent ensemble un bon moment, tandis que Sylvain, l'air veule et les bras ballants, attendait le bon vouloir de son maître.

Enfin le général Ulu fit entendre un petit cri d'enthousiasme et battit des ailes :

— Excellent, merveilleux stratagème ! dit-il au renard qui venait de lui proposer un projet. Mais comment nous procurer les chaudrons ?

— Rien de plus facile. Allons les prendre dans les cuisines du palais de la fée Lihi.

— Et comment y pénétrerons-nous ? demanda Ulu.

— Venez avec moi, répondit Ramis, vous allez voir.

Ramis et Ulu se dirigèrent aussitôt vers le palais du lac, suivis du gnome qui avançait machinalement. Ils firent un détour pour éviter une jambe et un pied du géant.

Arrivé devant la grande et belle porte dorée, le renard prit sa plus douce voix et dit :

— Porte, ma belle, ouvre-toi, car nous venons de la part de la bonne fée Lihi chercher deux grands chaudrons de cuivre pour elle.

Mais la porte ne s'ouvrit pas.

— Qu'allons-nous faire, belle porte, insista Ramis, si tu ne veux pas t'ouvrir ? Nous ne pourrons pas obéir aux ordres de la fée !

La porte ne s'ouvrait toujours pas.

Alors le renard prit le ton le plus suave qu'on puisse imaginer et dit :

— La fée Lihi a très bon cœur, tu le sais. Elle voit bien que le géant, qui dort en ce moment appuyé contre la montagne, est épuisé et affaibli. La fée veut préparer dans ces chaudrons une bonne tisane fortifiante avec des plantes cueillies dans la forêt et elle fera boire cette potion au grand malade pour le soigner et le réconforter.

Abusée par ces paroles mensongères, la porte s'ouvrit enfin. Sur l'ordre du hibou, Sylvain, conduit par Ramis, alla prendre dans ses mains puissantes les anses de deux immenses chaudrons.

Une fois dehors, le général Ulu dit au gnome, en le regardant de ses grands yeux ronds et sévères :

— Et maintenant, Sylvain, tu vas aller dans la forêt entailler les troncs des pins et remplir ces deux chaudrons jusqu'à ras bord de résine. Je suis ton maître et tu es mon esclave. Obéis !

Aussitôt le gnome se mit en marche, comme un somnambule, vers un bois de pins.

Chapitre XVII

Si Fred le nain avait pu voir à travers le feuillage de la forêt, quand il était debout sur son promontoire prêt à crier « ohé », il aurait remarqué une singulière et inquiétante petite troupe qui se dirigeait vers la montagne. En tête volait le général Ulu, habile à se frayer un passage parmi les branches basses des sapins. Ensuite venait le gnome Sylvain, à la silhouette vigoureuse et trapue, qui portait deux énormes chaudrons pleins d'un liquide épais et poisseux. Enfin Ramis, le renard, fermait la marche, en trottinant d'un air finaud et guilleret. Quand ils entendirent le premier « ohé », ils s'arrêtèrent, interloqués.

— Ah ! les canailles, fit le hibou, ils vont réveiller le géant et tout notre plan sera par terre.

Au deuxième appel, Ramis et Ulu prirent peur. Si le géant se levait, ils risquaient d'être écrasés. Aussi se précipitèrent-ils sous un rocher, tout tremblants de frayeur, laissant le gnome en arrêt au beau milieu du chemin. Et quand, après le troisième cri, la montagne frémît sous le poids du dormeur qui se renouait, ils fermèrent les yeux d'épouvante et Ramis poussa même un petit glapissement aigu. Mais comme ensuite rien ne se produisit, ils finirent par sortir de leur abri, un peu honteux de leur couardise.

Quelques instants après, ils arrivèrent sur le promontoire que Fred venait de quitter. C'était vraiment un bon poste

d'observation, d'où le général comptait diriger son audacieuse entreprise.



— Parfait ! dit le vieux hibou au renard. Regarde : le géant a même un peu renversé la tête en arrière, ce qui va faciliter nos affaires.

— En effet ! répondit Ramis en faisant entendre une sorte de ricanement.

Alors le général se tourna vers le gnome, planta son regard dans les petits yeux de Sylvain et dit d'une voix lente et autoritaire :

— Je suis le maître et tu es mon esclave. Grimpe sur la crête de la montagne. Tu la suivras jusqu'à cette petite pointe où se trouvent ces trois frênes. Ensuite...

Le gnome entendit très bien les longues instructions du hibou. Mais son esprit était endormi. Il ne pouvait pas savoir ce

qui était bien et ce qui était mal, et ignorait pourquoi Ulu lui donnait ces ordres. Il était obligé d'obéir.

Il souleva donc les deux lourds chaudrons et gravit la pente. Parvenu en haut, il se dirigea vers les frênes, puis descendit et s'approcha de l'immense bonnet jaune qui couvrait la tête du géant. Enfin, il laissa un des chaudrons dans l'herbe et sauta sur le bonnet. Là il posa l'autre chaudron, puis revint chercher le premier. Ainsi il put les faire passer tous deux sans renverser une seule goutte de résine.

Il avança très doucement pour ne pas tomber. Évidemment, si le gnome n'avait pas été hypnotisé par le général Ulu, jamais il n'aurait pu se livrer à un exercice aussi périlleux : marcher sur la tête du géant ! Non, en vérité Sylvain serait mort de peur. Et ce qui lui restait à faire était encore bien plus difficile !

Ramis et Ulu étaient surexcités. Depuis le promontoire ils observaient chaque geste du gnome et le hibou fixait toujours sur lui ses grands yeux ronds et brillants.

Mais ils n'étaient pas les seuls à surveiller Sylvain. Car Ré le chevreuil venait de donner l'alarme. Depuis l'observatoire de la mine il avait remarqué l'étrange manœuvre du gnome et avait aussitôt prévenu Fred, Lihy et Mina.

— Que fait donc cet imbécile ? s'écria le nain. On dirait qu'il porte des objets très lourds.

— Je n'ai plus la vue assez bonne pour bien le distinguer, dit la fée Lihy. Lulu, ma jolie, file vite là-bas voir ce que fabrique Sylvain. Et fais attention !

Et l'alouette s'envola comme une flèche.

Toujours prisonnier de la volonté du général Ulu, le gnome poursuivait sa dangereuse mission. Il arriva au bord du bonnet. Un seul mouvement maladroit pouvait le faire dégringoler tout en bas de la montagne. Il s'assit sur son derrière et, en portant les chaudrons à bras tendus au-dessus de sa tête, se laissa doucement glisser sur le front du géant jusqu'à son sourcil qui lui apparaissait comme une haie de buissons touffus. Là il se redressa ; en s'accrochant aux gros poils frisés, il regarda au-dessous et vit la paupière fermée. Alors il souleva un chaudron et en vida le contenu régulièrement sur la rangée des cils. Puis il

empoigna le deuxième récipient pour recommencer à l'autre œil.

Mais cela n'était pas si simple. Car pour passer d'un sourcil à l'autre, au-dessus de l'arête du nez, il y avait un grand pas à franchir. Sylvain prit son élan et sauta de toutes ses forces. Mais il ne put qu'agripper un poil et resta suspendu au-dessus du vide, le chaudron se balançant au bout de son bras. Alors, dans son sommeil, le géant sentit quelque chose et fronça le nez, ce qui secoua rudement le gnome. C'était terrible. Il allait lâcher prise et tomber.

— Quel idiot ! hurla le vieil Ulu. Ça y était presque. Allez, allez, accroche-toi, que diable !

Le renard sautait sur place, tant il était énervé.

C'est alors que Lulu arriva près de Sylvain. Elle vit tout de suite le danger et lui dit :

— Lève ton pied droit, tu pourras le poser sur un bouton que le géant a au coin de l'œil. Non, un peu plus haut. Voilà.

Aidé par les conseils de l'alouette, Sylvain put se rétablir. Mais, sans remercier sa gentille bienfaitrice qui venait pourtant de le sauver, il souleva le chaudron plein de résine et le renversa sur la deuxième rangée de cils.

— Mais pourquoi fais-tu cela, Sylvain ? demanda Lulu d'une voix inquiète.

Elle ne reçut aucune réponse. Le gnome agissait comme un somnambule et restait absolument silencieux.

Le général Ulu et Ramis dansaient et trépignaient de joie sur le promontoire. Leur plan avait en tout point réussi.

— Maintenant, disait le renard triomphant, le géant a les paupières collées par de la colle forte. Quand il se réveillera, il ne pourra pas ouvrir les yeux et sera aveugle. Il aura peur, se lèvera, écrasera certainement le palais de la fée Lihi, qui est à côté de ses pieds, et finira par trébucher dans le grand lac qui est si profond, dit-on, qu'il s'enfonce jusqu'au centre de la terre.

— Et même s'il ne se noie pas, fit le hibou d'un ton railleur, il sera tellement effrayé qu'il détalera à toutes jambes, si bien que nous ne le reverrons jamais plus. Ha ! Ha ! Ha !

Mais les deux gredins chantaient trop tôt victoire. Il y avait un moment que Fred et Mina les avaient repérés depuis

l'observatoire de la mine. Et ils comprirent vite que le père Ulu et Ramis avaient manigancé quelque méchant stratagème. Quand Lulu revint, elle raconta tout ce qu'elle avait vu et la fée Lihi s'écria :

— Les misérables ! Heureusement que pour une fée un peu de résine n'est pas bien difficile à enlever. Voyons ! Où est mon carnet de formules magiques ?

Elle fouilla son sac, en tira d'abord la petite Miny, qui une fois de plus s'y était glissée, et trouva enfin un joli calepin relié en soie verte.

— Voilà, dit la fée. Et elle se tourna vers le géant en récitant :

« PAR LA SOURCE ET PAR LA FONTAINE, EAU COULE ! »

Alors la résine se transforma instantanément en eau et vint rouler sur les joues du géant comme de grosses larmes.

Chapitre XVIII

Grâce à la fée Lihi, la méchante ruse du renard avait échoué. Ramis et Ulu, fort dépités, s'étaient évanouis dans la forêt, en emmenant avec eux le malheureux gnome. Sans doute préparaient-ils à nouveau quelque mauvais coup. Il fallait donc que ceux de la mine agissent vite.

— Mes amis, dit la fée Lihi, j'ai bien réfléchi et voilà ce que je vous propose. J'ai ici le médaillon d'agate que Frédé m'a rapporté tout à l'heure.

Les enfants de Fred, qui grillaient de curiosité, se poussaient et se bousculaient pour mieux voir le joli bijou.

— Qu'est-ce qu'il y a dedans ? demanda Frédé, qui n'y tenait plus.

Ce fut Fréda, l'aîné, qui répondit :

— Il doit y avoir des cheveux. Dans un médaillon on met toujours une petite boucle.

— Pas toujours, répliqua Frédi, le troisième, qui savait chanter comme son père. Parfois, dans un médaillon, on met un petit portrait en miniature.

— Dans un médaillon, dit à son tour Frédo, celui qui balbutiait un peu, on peut enfermer tout ce qui est petit : par exemple un livre minuscule. On ouvre, clac ! et on peut lire une belle histoire en prenant une loupe.

— Non, fit Frédu, le benjamin des garçons, qui était sage et réfléchi, moi j'y mettrais plutôt un tout petit sifflet.

— Pourquoi un sifflet ? demanda Frédi.

— Parce que... un sifflet.

— Mais pourquoi ?

— Parce que ! répéta Frédu avec entêtement.

— L'écoute pas, il est bête, déclara Miny de sa voix aiguë. Moi, ce qui me plairait dans un médaillon, c'est une jolie petite glace ovale, pour pouvoir me regarder dedans.

— Avez-vous bientôt fini ? dit Mina, leur mère, mi-amusée, mi-fâchée. Quand donc laisserez-vous parler votre marraine ?

Mais la fée Lihi souriait sans s'impatienter.

— Mes chéris, dit-elle, vous n'avez rien deviné du tout. Il y a tout autre chose dans ce médaillon. Approchez-vous pour bien voir.

Les enfants, mais aussi Fred, Mina, Ré, Réba et la gentille alouette Lulu, tout le monde vint entourer la fée. Pour ouvrir le médaillon il fallait presser un déclic avec le bout de l'ongle. Lihi avait du mal.

— On dirait que c'est coincé, murmura-t-elle.

— Voulez-vous me laisser essayer ? demanda Fred le nain qui était très habile. Il savait tailler les diamants et faire toutes sortes de travaux de bijouterie délicats.

Lihi donna le médaillon à Fred qui, d'un geste doux et précis, réussit à l'ouvrir. Puis il le rendit à la fée.

Alors chacun put voir le mystérieux contenu : il y avait une minuscule bille de couleur marron. C'était un peu décevant et on n'était pas plus avancé.

— À quoi ça sert ? demanda Frédé.

— C'est une graine, répondit la fée. Et maintenant ne m'interrompez plus, les petits. Cette graine est la graine d'une Fleur d'Amitié.

— Une fleur d'amitié ! s'écria Frédi. Qu'est-ce que c'est cette plante que je ne connais pas ?

— Tais-toi, fit Mina, en fronçant les sourcils.

Elle était agacée de voir que son fils avait désobéi à Lihi en lui coupant la parole. Elle savait aussi qu'il ne faut pas importuner les fées en les questionnant à tort et à travers. On doit les écouter et rester discret, car elles n'aiment pas dévoiler tous leurs secrets. Sans doute ont-elles leurs raisons. Il vaut donc beaucoup mieux garder le silence.

D'ailleurs Lihi ne répondit pas au petit Frédi.

— Je vais semer cette graine, poursuivit-elle, au pied de la montagne, dans un petit creux situé non loin d'une source. Comme nous le désirons tous profondément, la graine va aussitôt germer et pousser. En quelques instants nous verrons grandir la Fleur d'Amitié dont la taille deviendra trois ou quatre fois celle du plus haut sapin. Et maintenant Fred, dit-elle en se tournant vers le nain, je te le demande : voudras-tu monter dans la fleur ?

Fred le nain ne comprenait pas bien et regardait Mina, qui réfléchissait aussi. Le chevreuil et la chevrette restaient parfaitement immobiles. L'alouette Lulu elle-même ne voletait pas de-ci de-là, comme à son habitude, mais était perchée sans bouger sur les doux bois de Ré. Et pour une fois les enfants étaient sages. Ils comprenaient que les grandes personnes parlaient d'une affaire très importante.

Fred s'assit et se prit la tête dans les mains.

« Pourquoi Lihi, se disait-il, veut-elle faire pousser cette fleur gigantesque et merveilleuse ? Et pourquoi veut-elle que je monte dans la fleur ? Tout cela est incompréhensible. » Et le pauvre nain pressait ses paumes contre ses tempes, car il avait l'impression que sa tête allait éclater.

Soudain la lumière se fit dans ses pensées. « Mais oui, c'est très simple ! Quand le géant se réveillera, que verra-t-il tout de suite ? La fleur, naturellement. Au lieu de se lever et de tout

écraser dans le pays, il va se pencher, l'examiner et finalement me découvrir. À ce moment-là, je pourrai essayer de lui parler. »

C'était un beau projet, mais Fred avait bien peur. Il y avait de grands risques. Si le géant était méchant, qu'arriverait-il ? Au milieu de la fleur, le nain serait tout à fait désarmé. Il ne pourrait pas se sauver. « Tant pis ! se dit Fred le nain. Je ne suis pas stupide comme le père Ulu qui croit que le géant est forcément notre ennemi. Moi je pense le contraire. Et j'aurai raison ! » Et le nain fit un extraordinaire effort pour vaincre sa peur et reprendre un grand courage.

Enfin il déclara d'une voix ferme à la fée Lihi :

— C'est entendu. Je monterai dans la Fleur d'Amitié. Allons-y tout de suite.

Alors la fée Lihi s'approcha de Fred et lui donna un baiser sur le front, puis elle se tourna vers Mina :

— Tu as un mari valeureux, Mina, et vous, mes enfants, vous avez un père qui a un cœur d'or.

Les petits regardèrent leur papa avec des yeux écarquillés.

— Alors c'est un requin ! fit soudain Miny, en se rappelant l'histoire que la chevrette leur avait racontée.

Mais Fred et Lihi ne l'entendirent pas, car ils avaient déjà quitté l'observatoire.

Au bout d'un long moment, le chevreuil, la chevrette et l'alouette recommencèrent à bouger, comme si un charme venait d'être levé.

— Eh bien moi, dit Ré, je vais continuer à observer avec soin les environs pendant l'absence de Fred et de Lihi. Car j'ai bien peur que le vieil Ulu, Ramis le renard et le gnome Sylvain ne nous préparent un tour à leur façon.

— Moi, dit Lulu, je vais aller faire un petit vol de reconnaissance, pour voir s'il n'y a rien d'anormal. En tout cas, le géant dort toujours.

— Voyons, chuchota Réba dans l'oreille de Mina qui ne disait rien et avait l'air soucieux, il n'arrivera aucun mal à Fred, puisqu'il est avec la fée. Tu dois avoir confiance et ne pas t'inquiéter à tort.

Et elle posa doucement son museau sur l'épaule de Mina pour la réconforter.

Tout à coup Frédu, le benjamin, qui avait une mine préoccupée, dit à haute voix :

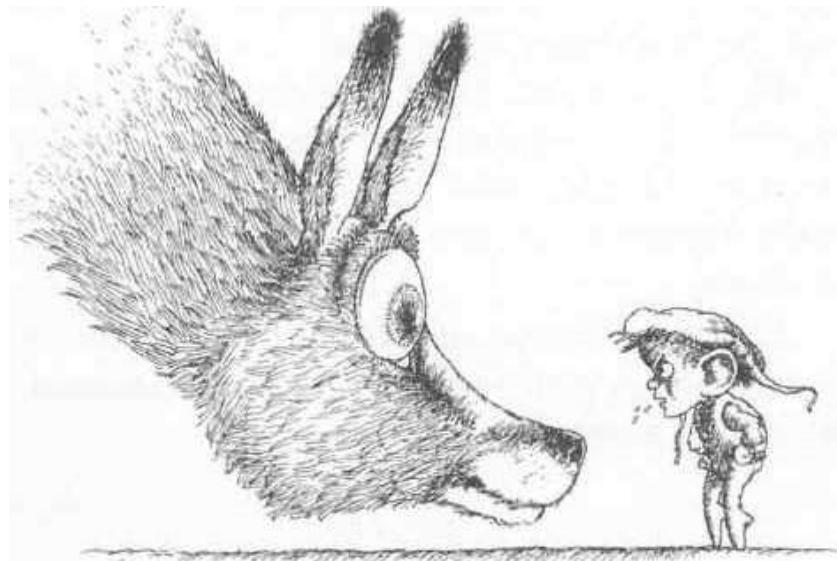
— Quand même c'est dommage qu'il n'y ait pas eu un sifflet dans le médaillon !

— Mais pourquoi un sifflet, mon petit Frédu ? demanda la chevrette.

— Parce qu'avec un sifflet, on peut siffler, fit Frédu qui commençait à s'énerver.

— Je comprends bien, dit Réba, mais je ne vois pas maintenant en quoi cela nous intéresse.

— Mais ma parole ! s'écria le petit garçon qui était devenu tout rouge, enfin ! avec un sifflet on produit un son perçant et très fort ! Et on aurait pu en sifflant réveiller le géant. Alors il aurait bien été obligé de se demander d'où ça venait, ce sifflement. C'était simple, quoi !



Chapitre XIX

Accoudés au rebord de la falaise, les cinq garçons et leur petite sœur regardaient attentivement vers le bas de la montagne, à l'endroit où leur marraine Lihî avait décidé de semer la graine de la Fleur d'Amitié. L'après-midi s'avançait et le soleil n'était plus aussi haut dans le ciel. Mina avait quitté l'observatoire pour aller ranger les provisions rapportées par Fred et préparer le dîner du soir. L'apparition d'un géant n'empêcherait pas toutes ces petites bouches de crier famine, quand viendrait l'heure du repas, se disait la maman en pensant à ses gentils petits. Et les grandes personnes auraient bien besoin aussi de réparer leurs forces.

Posté un peu plus haut sur son rocher familier, Ré le chevreuil observait en compagnie de Réba le sommeil du géant et toute la contrée environnante.

— C'est curieux, dit-il à la chevrette, que l'alouette Lulu ne soit pas encore revenue. Elle avait parlé d'un petit tour, et non d'une longue expédition.

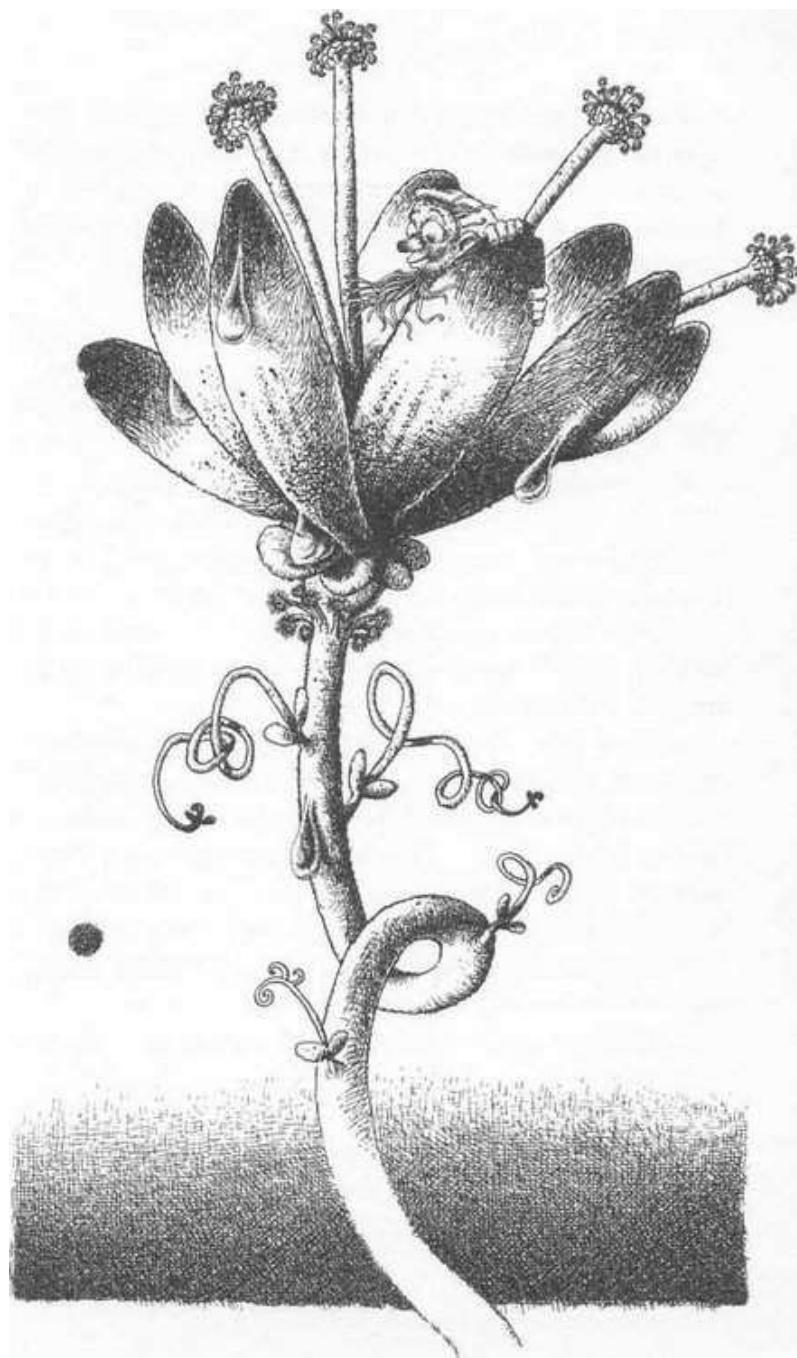
— Oui, répondit Réba. Cela fait un bon moment qu'elle est partie et on ne la voit nulle part.

— Il m'a semblé, reprit le chevreuil, qu'elle allait vers la crête de la montagne. — Soudain il s'immobilisa et dit : Tiens, ça alors !...

Il allait continuer, mais au même moment ils entendirent tous les enfants de Fred le nain qui criaient à la fois : « La voilà ! » Ré et Réba regardèrent au pied de la montagne et virent en effet un spectacle extraordinaire : la Fleur d'Amitié émergeait du feuillage de la forêt. Ce n'était d'abord qu'un gros bouton vert, sous lequel était accroché le nain. Mais il grandissait et grossissait à une vitesse incroyable et bientôt le bouton s'ouvrit.

Alors on put contempler une fleur infiniment belle, telle qu'on n'en avait jamais vu. Sa couleur était bleue comme le ciel et elle répandait autour d'elle un parfum délicieux et apaisant. Quiconque respirait ce parfum se sentait gonflé de joie et de

tendresse et ne pouvait plus avoir aucune pensée haineuse ou simplement inamicale pour les autres.



Quand la fleur fut tout à fait épanouie, Fred se glissa à l'intérieur de la corolle de pétales, comme dans un nid douillet. Là il n'avait plus le vertige et se sentait en sécurité. Il était doucement bercé par le mouvement régulier de la tige, qui se balançait un peu sous la brise. Le merveilleux parfum lui donnait une légère ivresse. Il avait oublié toute peur et regardait

le géant endormi comme si c'était un très cher camarade qu'il connaissait depuis longtemps. Et ainsi Fred s'étendit confortablement pour attendre le réveil de son « vieil ami ».

Quant à la fée Lihi, elle était assise au pied de la Fleur d'Amitié et laissait un peu dodeliner sa tête, car elle était fatiguée par toutes les émotions de la nuit et de la journée, et elle savait qu'il y en aurait d'autres encore.

Pendant ce temps, Ré le chevreuil, un moment distrait par la prodigieuse éclosion de la fleur, avait repris sa garde ; il se tourna de nouveau vers la crête de la montagne, où il avait remarqué tout à l'heure un phénomène étrange :

— Réba, dit-il, tu te rappelles bien qu'il y avait trois grands frênes près de la tête du géant ?

— Il me semble que oui, répondit la chevrette. Oh ! oui, j'en suis même tout à fait sûre.

— Eh bien, où sont-ils maintenant ?

Il était clair que les frênes n'y étaient plus.

— Figure-toi, s'écria le chevreuil, qu'il y a quelques instants j'ai eu l'impression de les voir se pencher et disparaître de l'autre côté de la montagne.

— Cela semble incroyable. Peut-être le gnome Sylvain les a-t-il coupés pendant que nous examinions le médaillon de la fée Lihi ? suggéra Réba.

— C'est bien possible, et j'ai sans doute mal vu. Mais si le gnome voulait simplement faire provision de bois, pourquoi aurait-il choisi ces trois frênes tout en haut de la montagne ? Non, Réba, il se trame sûrement quelque chose. Quel dommage que Lulu ne soit pas là ! Nous l'aurions envoyée pour nous renseigner.

— Allons-y nous-mêmes, dit alors la chevrette. Nous aurons vite fait d'y arriver.

Alors Ré et Réba s'élancèrent à travers les rochers en direction de la crête.

Mais que se passait-il donc et pourquoi l'alouette était-elle absente ? Pour le savoir, il faut un peu revenir en arrière, au moment où Ramis et Ulu, suivis du gnome, s'étaient enfoncés

dans la forêt, fort désappointés d'avoir vu leur stratagème détruit par la fée Lihî.

— Venez par ici, dit le renard au vieux général, et ne faisons aucun bruit. Nous allons passer tout près de la mine de diamant, avant de contourner la montagne.

Parvenu devant l'entrée de la mine, Ramis fit signe de s'arrêter. Il chuchota dans l'oreille d'Ulu :

— Il faudrait que Sylvain aille prendre quelques outils de Fred, un marteau, des clous, des planches et des cordes, sans se faire remarquer. Et, en plus, un petit miroir.

Le général se tourna vers le gnome en ouvrant tout ronds ses terribles yeux et lui répéta l'ordre d'une voix à peine perceptible. Sylvain obéit comme d'habitude et ressortit en portant tout ce qu'on lui avait demandé. Il avait pu dérober le matériel sans difficulté, car ceux de la mine étaient réunis sur l'observatoire. Le miroir, il l'avait volé dans le sac de la fée.

Les deux conspirateurs et le pauvre gnome, qui portait une lourde charge, cheminèrent encore un moment, puis passèrent derrière la montagne. Enfin le renard s'arrêta, prit le miroir et dit :

— Maintenant, nous allons régler le sort de l'alouette qui essaie – je l'ai remarqué tout à l'heure – de nous espionner. Cherchons-la, vous par là, moi de ce côté. Est-ce que vous la repérez, mon général ?

Le père Ulu cligna plusieurs fois des paupières et regarda le ciel :

— Oui, elle vient juste vers nous.

— Épatant ! s'écria Ramis, qui se mit à faire tourner le petit miroir d'un mouvement lent et régulier.

Intriguée, Lulu aperçut ce curieux objet qui brillait et lançait des rayons fulgurants. Elle descendit, irrésistiblement attirée, car hélas ! les miroirs sont de terribles traquenards pour les petits oiseaux et, avant que la gentille alouette n'ait eu le temps de comprendre ce qui lui arrivait, elle était prise au piège : les serres du hibou s'étaient refermées sur elle. Elle était prisonnière.

— Tireli ! Tireli ! cria-t-elle désespérément pour appeler au secours.

Mais c'était trop tard. Les méchants compères lui lièrent le bec et les pattes et l'attachèrent à une touffe de genêt. C'est à peine si la malheureuse alouette pouvait respirer encore.

Chapitre XX

Débarrassé de l'alouette, qui ne pouvait plus donner l'alarme, Ramis le renard commença d'exposer au vieux général Ulu son nouveau plan contre le géant :

— Vous voyez ces trois frênes qui se dressent sur la crête. Ils sont admirablement disposés sur une même ligne et si serrés que leurs branches s'entrecroisent.

Le hibou, malgré sa grande intelligence, ne comprenait pas où le renard voulait en venir.

— Vous avez sans doute remarqué, poursuivit Ramis, quand nous étions de l'autre côté de la montagne sur le promontoire, que ces trois arbres se trouvent à une faible distance de la tête du géant.

— Oui, fit Ulu, et alors ?

— Eh bien, dit le renard — et une lueur de méchanceté s'alluma dans ses yeux —, nous allons enlever toutes leurs branches à ces frênes ! Allez, dépêche-toi, Sylvain !

Mais le gnome n'obéissait qu'au hibou, qui le tenait en son pouvoir. Aussi Ulu dut-il répéter l'ordre. En quelques instants Sylvain, qui était vraiment d'une force et d'une adresse stupéfiantes, ébrancha complètement les trois troncs. Ils se dressaient à présent tout dépouillés, comme de gros mâts de bateau.

— Maintenant, commanda Ramis, il faut les attacher ensemble solidement vers le haut, en clouant des morceaux de bois en travers.

L'opération était délicate. Le gnome dut grimper après les troncs qui étaient lisses, en portant de lourdes planches, des clous et un marteau. Le renard, au comble de l'excitation, ne

cessait d'aller et venir. Sylvain travaillait comme un forcené sous les yeux du hibou qui ne relâchait pas son regard.

— Bon, fit Ramis. À présent qu'il serre fortement le bout de cette grosse corde autour des traverses et fasse plusieurs nœuds pour que ça ne risque pas de lâcher !

La corde fut donc fixée au haut des mâts et pendit jusqu'au sol. Enfin Ramis examina soigneusement le terrain autour de lui et découvrit, à sa grande joie, une vieille souche aux racines énormes.

— Qu'il prenne la corde et la passe sous cette grosse racine qui sort de terre ! hurla le renard. Très bien ! Et maintenant qu'il tire de toutes ses forces !

Quand le hibou eut répété l'ordre, le gnome se mit à tirer sur la corde en ahanant. C'était très dur.

— Allez, allez, fit le renard, qu'il tire plus fort !

Le général Ulu dardait sur Sylvain son étrange regard en criant :

— Obéis, esclave ! Plus fort ! Encore plus fort !

Alors le gnome montra son extraordinaire vigueur. Les troncs, tirés par le haut, fléchirent et s'inclinèrent. Sylvain redoubla d'énergie. Les frênes se courbaient en faisant entendre de petits craquements. Mais ils ne rompaient pas. Leur bois élastique permettait de les coucher sans les casser. Enfin, au prix d'un suprême effort, le gnome fit toucher terre à la cime des trois troncs et attacha la corde à la souche.

Le général Ulu commençait à comprendre. Il voulut parler, mais Ramis, les yeux fous, n'entendait rien :

— Maintenant, fixe des branches sur ces traverses pour faire une sorte de grande corbeille. Voilà, mon cher général, dit Ramis en se tournant vers Ulu, nous avons réussi à fabriquer là une formidable machine de guerre qu'on appelle une catapulte. Dans cette corbeille, nous allons mettre un gros bloc, puis nous couperons la corde qui retient les troncs des frênes. Comme ils sont élastiques, ils se détendront d'un seul coup en projetant le bloc vers la tête du géant. Et ainsi nous serons définitivement débarrassés de notre ennemi.

Et Ramis montra au général un peu plus loin sur la crête un rocher colossal que Sylvain roula et installa sur la catapulte.

— Vous pouvez même, à présent, libérer l'alouette, fit le renard en ricanant.

La terrible machine était prête. Il n'y avait plus qu'à couper la corde. Dans un instant l'énorme projectile allait être soulevé de terre et envoyé avec une force inouïe vers la tête toute proche du géant endormi. La pauvre alouette, délivrée trop tard, ne pouvait que regarder, épouvantée.

À ce moment-là se produisit un phénomène singulier : un peu du délicieux parfum de la Fleur d'Amitié franchit la crête de la montagne et vint embaumer l'air autour d'Ulu et de Ramis. Ils reniflèrent tous deux cette odeur inconnue et sentirent leurs cœurs, pourtant bien endurcis, s'attendrir. Le renard, qui s'apprêtait à trancher la corde avec ses dents coupantes, hésita. « Pourquoi voulons-nous tuer le géant ? se demanda-t-il. Au fond, il ne nous a rien fait. » De son côté le général Ulu se rappelait qu'avant d'être général, il était simplement le père Ulu, qu'il était un peu grincheux, mais pas vraiment méchant. « Pourquoi, se disait-il lui aussi, envoyer ce rocher ? »

Malheureusement le vent chassa cette bouffée de parfum et la méchanceté revint en eux. « Il faut, se dit le renard, que ma ruse réussisse jusqu'au bout ! Coupons la corde ! » « Il faut, pensa le hibou, débarrasser le pays de mon ennemi ! » L'enchantement n'avait duré qu'un instant.

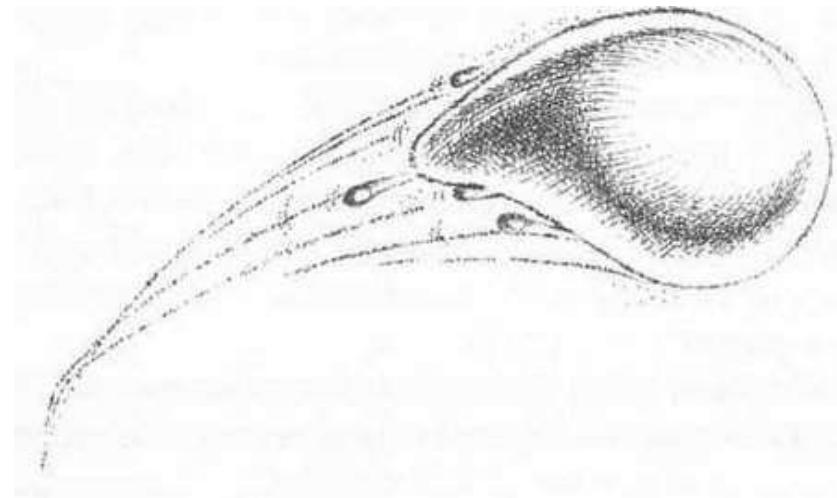
Enfin Ré et Réba apparurent, hors d'haleine, sur la crête. D'un coup le chevreuil et la chevrette comprirent le danger. Ils virent les troncs arqués, le bloc prêt à partir, l'alouette qui voletait de-ci de-là en essayant de piquer du bec le renard, et Ramis imperturbable qui sciait la corde avec ses dents. La fée était loin, il n'y avait aucun espoir d'une aide. Les derniers brins de la corde craquaient. Alors Ré lança à tout hasard d'une voix désespérée la formule magique que la fée avait utilisée pour transformer la résine en eau :

« PAR LA SOURCE ET PAR LA FONTAINE, EAU COULE ! »

Vlan ! Les troncs se détendirent en fouettant l'air et le projectile vint frapper la tempe du géant. Mais – ô merveille ! – grâce à la formule de Ré, la pierre monstrueuse s'était

transformée en une grosse boule d'eau et le géant n'eut aucun mal. Quelle chance et quel bonheur !

Cependant la fraîcheur de l'eau, qui avait inondé toute sa joue, tira le géant de son profond sommeil. Il ouvrit des yeux éberlués en poussant un grognement qui résonna à travers toute la contrée comme le grondement du tonnerre. Puis il regarda autour de lui.



Chapitre XXI

Le géant promenait son regard autour de lui avec une extrême attention. Il se pencha même un peu pour mieux voir, en plissant les paupières et en fronçant les sourcils. Il finit par tirer de sa poche une grande loupe et par tout examiner minutieusement, comme s'il cherchait un objet perdu.

Assis au milieu de la Fleur d'Amitié, Fred le nain aurait voulu se confondre avec le pistil, depuis que le géant s'était réveillé, et il suivait avec une vive crainte chacun de ses mouvements. Au pied de la tige, la fée Lihi ne somnolait plus du tout. Elle était debout et surveillait entre les arbres le visage du géant. Ré et Réba, dressés sur la crête de la montagne, demeuraient figés dans une immobilité parfaite, l'œil et l'oreille attentifs, tandis

que l'alousette Lulu s'était perchée sur les bois de son ami le chevreuil. Depuis l'observatoire, Mina, entourée de ses six enfants, regardait elle aussi, effrayée par l'air sévère du géant. Et quand il se mit à pousser un nouveau grognement, tout le monde sursauta, terrifié.

C'est alors que le géant découvrit la Fleur d'Amitié et, au fond de la corolle, le pauvre nain qui ressemblait à un gros bourdon. Fred vit au-dessus de lui l'énorme loupe et à travers elle un œil monstrueux, encore grossi par le verre, qui le fixait. Puis il ressentit un ébranlement si fort qu'il pensa à un tremblement de terre et la fleur fut agitée par de violentes bourrasques qui la fouettaient en tous sens. Désespéré, le nain s'agrippait comme il pouvait au pistil, aux étamines et aux pétales et fermait les yeux d'épouvante. Enfin les trépidations, les rafales et le bruit diminuèrent et Fred ouvrit un œil, puis tous les deux et poussa un petit cri, tant il était interloqué. Car en vérité ce qu'il voyait était extraordinaire : le géant riait !

Tout ce tohu-bohu avait été causé par un éclat de rire du géant, qui riait encore, en regardant la fleur. Ses joues étaient baignées par des larmes de rire. Il s'arrêtait un instant, puis recommençait à petits coups. Enfin il sortit un mouchoir de sa poche et s'épongea longuement les yeux. Ce rire ne rassurait guère Fred, qui n'y comprenait rien. Et il eut encore bien peur, quand le géant posa sa loupe et cueillit la Fleur d'Amitié pour l'approcher de son visage. La secousse fut si brutale que le nain faillit dégringoler et se maintint à grand-peine.

C'est à ce moment qu'il entendit pour la première fois le géant parler. Sa voix n'était pas trop forte et, au contraire, assez agréable. Mais ce qu'il disait était stupéfiant :

— C'est donc toi, Fred le nain. Je ne pensais pas te trouver dans une fleur ! Je m'appelle Maho.

Et comme le nain ouvrait des yeux ronds de surprise, Maho le géant se remit à rire.

Ce n'était pas méchanceté ou malice de sa part, mais il avait un caractère joyeux et rieur, et la mine ébahie de Fred était vraiment drôle.

— Oh ! par pitié, monsieur le géant, fit le nain d'une voix suppliante, ne riez plus, cela fait tout trembler.

— Fred, tu ne dois pas me dire « monsieur », ni « vous », répondit Maho en reprenant son sérieux. Pour moi tu es un vieil ami que je connais depuis longtemps. Où sont ta femme Mina et tes enfants ? Je veux vite que tu me les montres, surtout ta petite Miny. C'est même pour elle que j'ai emporté ma grosse loupe, afin d'être sûr de bien la voir. Et la fée Lihi, et la chevrette et son fiancé... et la gentille Lulu... Allez, allez ! Je veux tout le monde.



Tout ce que disait Maho était prodigieux et merveilleux. « Comment est-ce possible, se demandait le nain, qu'il connaisse mon nom, celui de ma femme et de ma fille, comment sait-il que la fée Lihi et Réba et Lulu existent, puisqu'il n'est jamais venu auparavant ? Et pourquoi me dit-il qu'il me connaît depuis longtemps et que je suis son vieil ami, alors que je ne l'ai jamais vu ? Pourtant c'est juste ce que je pensais tout à l'heure, quand je me suis installé dans la corolle de pétales. Peut-être le

parfum de la Fleur d'Amitié lui monte-t-il à la tête ? Mais non, ce n'est pas cette odeur, même délicieuse, qui a pu lui apprendre mon nom et les autres ! » Et Fred le nain, de plus en plus perplexe, ne savait que penser ni que répondre.

Maho s'aperçut de son trouble. Il lui fit un très gentil sourire et cessa un instant de lui parler, pour qu'il puisse retrouver tous ses esprits.

— Tu n'es peut-être pas à ton aise dans cette fleur, dit le géant. Préfères-tu que je te prenne dans ma main ?

Fred fit signe que oui et Maho le laissa doucement glisser de la corolle sur sa large paume qu'il souleva jusqu'à sa poitrine, tandis que de l'autre main il posait la fleur à la lisière de la forêt.

Alors le nain reprit son courage et demanda :

— Comment me connais-tu ?

Les yeux du géant brillèrent d'amusement.

— Ce n'est pas étonnant que ton second fils, Frédé, soit si curieux, répondit-il, puisque tu me poses déjà une question. Je t'expliquerai tout, c'est promis. Mais je préfère le raconter quand vous serez tous réunis, sinon il faudra que je répète la même chose à chacun. Veux-tu aller me chercher les autres ?

Fred pensa que ce géant avait vraiment un air aimable. Il était encore tout ému et bouleversé, mais petit à petit l'assurance revenait en lui. Aussi fit-il à son tour un sourire à Maho. Puis il lui dit :

— Voudrais-tu me descendre jusqu'à terre ? Je vais aller te chercher les miens et nous te souhaiterons tous ensemble la bienvenue.

Aussitôt le géant déposa Fred dans l'herbe, au bas de la montagne.

Encore éberlué, le nain regarda autour de lui en titubant un peu ; puis il prit la direction de la mine et s'enfonça dans la forêt. Il n'avait pas fait dix pas qu'il rencontra la fée Lihi. Elle avait tout vu et tout entendu.

— C'est un bon garçon, dit-elle à Fred. Mais je vais lui interdire définitivement de rire. C'est vraiment trop éprouvant !

Au même moment, la terre se mit à trembler et la fée s'accrocha à la main de Fred. C'était encore Maho le géant qui

recommençait à rire. Il venait de découvrir Ré et Réba, immobiles sur la crête :

— Mais ne faites donc pas cette tête, vous aussi ! disait le géant. Venez sur mon doigt pour que je vous voie mieux.

Le chevreuil, portant l'alonette sur sa tête, et la chevrette grimpèrent sur l'index que le géant leur tendait. Ils n'avaient pas peur, car ils ne craignaient pas le vertige.

— Maintenant, fit Fred le nain, je vais vite chercher Mina et les enfants. Mais vous, Lihi, allez faire connaissance avec Maho. Nous arriverons ensuite.

— Non, non, répondit la fée. Il faut que je m'apprête un peu. Je n'ai même pas ma baguette qui est restée dans la mine. Une fée doit avoir l'air d'une fée, ajouta-t-elle, en redressant fièrement sa tête aux cheveux blancs.

— Eh bien, venez avec moi ! dit Fred, et il arrondit son bras pour l'offrir courtoisement à la vieille fée.

Et comme le sol recommençait un peu à frémir, il ajouta :

— La vie va être fatigante avec ce joyeux géant !



Chapitre XXIII

Ce fut un véritable cortège qui partit de la mine pour aller vers le géant. En tête marchait, d'un pas décidé, la fée Lihi. Elle tenait à la main la jolie baguette, ornée d'une étoile de diamants, que Fred lui avait fabriquée pour remplacer celle jadis perdue dans le lac. Ensuite venaient les six enfants en rang par deux : d'abord l'aîné Fréda à côté de Frédé le curieux, puis Frédi le chanteur à côté de Frédo le balbutieur, enfin Frédu le benjamin à côté de... Mais où était donc passée Miny ? Plus de Miny !

Tout le monde s'arrêta. On chercha. Finalement la fée découvrit la petite coquine dans son manchon de fourrure, où elle s'était encore une fois emmitouflée. Alors, de sa voix aiguë et fluette, Miny supplia tant et si bien sa marraine qu'on lui permit d'y rester. Donc Frédu cheminait tout seul.

À l'arrière marchait Fred le nain qui donnait le bras à sa femme. Mina, qui avait beaucoup tremblé au réveil du géant, avait été bien heureuse de retrouver son mari sain et sauf ; elle avait pleuré de joie en le serrant contre elle. Mais à présent la peur était passée. Et Fred chantonnait doucement, au rythme de leurs pas.

Quand on arriva à l'orée du bois, le cortège ralentit. On savait que Maho était un bon géant, mais sa vue impressionnait toujours.

Il bavardait gaiement avec Ré, Réba et Lulu, quand il aperçut les nouveaux arrivants :

— Ah ! Ah ! s'écria-t-il. Je reconnaiss ma bonne Lihi, et tous les petits, et la belle Mina au bras de Fred. Venez donc, mes amis, montez sur ma main.

Chacun grimpa sur la grande paume. Fred aida ses deux derniers fils, Frédo et Frédu, à se hisser.

— Quelle magnifique baguette, ma chère Lihi ! fit le géant, taquin. Je croyais pourtant que tu l'avais laissée tomber dans le lac, est-ce que je me trompe ?

Lihi hocha la tête, un peu confuse et dépitée de voir que Maho connaissait l'histoire.

— Mais celle-là est fort jolie, reprit aussitôt le géant, comprenant qu'il avait fait de la peine à la fée. Et son étoile brille merveilleusement ! Quels superbes diamants ! Tous mes compliments !



Et Maho, qui avait repris la loupe, examinait la baguette avec grand intérêt.

— C'est Fred qui me l'a faite, déclara la fée en se tournant vers le nain qui se mit à rougir.

— Superbe ! répéta Maho. C'est un artiste. Et voici tous les enfants avec leur maman. Qu'ils sont mignons ! Voyons, je vais les compter : un, deux, trois, quatre, cinq... et la petite dernière ? Je ne vois pas la petite Miny !

Le géant approchait sa loupe, mais en vain. Alors Lihi fouilla dans son manchon, en disant :

— Elle est ici, c'est son habitude. Mais...

La fée passait et repassait la main dans son manchon, Miny n'y était plus. Alors elle ouvrit son sac, retourna ses poches. Miny avait encore disparu.

— Cette fois-ci, c'est trop fort, s'écria Fred le nain en prenant un ton sévère. Cette enfant est trop gâtée. Elle n'en fait qu'à sa tête. Je vais la gronder.

Le géant souriait.

— Elle ne doit pas être bien loin, dit Mina, pourtant un peu inquiète.

— Il me semble, dit Maho, que quelque chose me chatouille le coude.

Il tâta doucement son bras avec sa main libre, puis introduisit deux doigts dans sa manche et retira avec une délicatesse extraordinaire la minuscule fillette, qui s'y était aventurée :

— Ah ! te voilà donc, ma jolie ! dit-il en la posant à côté de ses frères et en reprenant sa loupe pour mieux la voir.

Et il se mit à rire sans bruit afin de ne pas trop secouer tout le monde.

— Cher Maho, déclara alors la fée Lihi d'une voix forte, nous sommes tous réunis à présent pour te souhaiter la bienvenue.

— Tous réunis ? fit le géant en plissant ses yeux malicieux. Mais je ne vois ni Ramis, ni Ulu, ni Sylvain.

Lihi prit un air embarrassé. Fred le nain répondit à sa place :

— Je ne crois pas qu'il soit indiqué de les faire venir.

— Et pourquoi donc ? dit Maho, en fronçant les sourcils. Je veux que personne ne reste à l'écart. Va les chercher, Fred, je te prie. Et quand ils seront là, je vous raconterai mon histoire.

— Je vais accompagner Fred, dit alors Lihi.

Ils descendirent tous les deux de la main du géant et se dirigèrent avec une mine soucieuse vers la forêt. Lulu, qui s'était envolée des bois de Ré, vint les rejoindre.

— J'ai mon plan, dit la fée, sans s'expliquer davantage. Mais il faut faire vite. Fred, tu vas couper la Fleur d'Amitié, simplement la fleur en laissant la tige, et me l'apporter. Toi, Lulu, puisque tu es là, va voir où se cachent Ramis et le père Ulu, en faisant bien attention.

Aussitôt l'alouette s'envola, tandis que le nain revenait déjà, traînant derrière lui la grosse fleur bleue qui embaumait délicieusement. Lihi le conduisit vers une petite clairière où Sylvain avait abandonné les chaudrons. La fée s'approcha de l'un d'eux et commença d'arracher un à un les pétales de la fleur et de les jeter dans le chaudron. Puis elle prit le cœur qu'elle partagea en plusieurs morceaux et ajouta aux pétales.

— Allume un feu, Fred, et dispose autour quelques grosses pierres en rond.

Pendant que le nain fabriquait un foyer, Lihi allait quérir un solide bâton pour servir de pilon. Fred installa le grand récipient sur le feu et la fée entreprit de presser les débris de la fleur avec le pilon, pour en faire sortir le jus. Au bout d'un moment, le chaudron se mit à chanter. La Fleur d'Amitié cuisait doucement.

Le nain ne posait aucune question, mais regardait étonné la fée Lihi qui tournait maintenant le bâton d'un mouvement régulier, comme une grande cuillère, en le tenant à deux mains. Enfin elle dit à Fred :

— C'est prêt. Tu peux éteindre le feu. Nous allons attendre un peu pour que ça refroidisse.

Fred jeta un coup d'œil dans le chaudron :

— Mais c'est devenu de la confiture ! s'écria-t-il.

— Oui, répondit la fée, mais ce n'est pas une confiture ordinaire. Celui qui en mange se sent rempli d'amitié et d'affection pour les autres, et débarrassé de toutes ses méchantes pensées.

— J'aimerais bien en goûter un peu, dit le nain qui la trouvait fort appétissante.

— Ce serait du gaspillage. Je l'ai préparée pour nos trois vauriens qui, eux, en ont bien besoin. Pourras-tu soulever le chaudron ? Je vois Lulu qui est au-dessus de la crête de la montagne et qui nous appelle.

Fred le nain, bien qu'il fût moins fort que le gnome Sylvain, était tout à fait capable de porter le lourd récipient.

Quand ils arrivèrent sur la crête, ils entendirent les « tireli » répétés de l'alouette, qui semblait très inquiète. Qu'est-ce que ces vilains drôles avaient encore imaginé ? Enfin ils découvrirent un spectacle si curieux qu'ils s'arrêtèrent et que Fred dut poser son chaudron :

Le gnome Sylvain, tenant dans une main le vieux hibou qu'il serrait au cou et de l'autre le renard qu'il suspendait par la queue et qu'il secouait, poussait des grondements de fureur :

— Ah ! canailles ! Vous vous êtes bien moqués de moi. Mais maintenant c'est à mon tour de rire !

Et il secouait de plus belle ses deux prisonniers.

En effet, Sylvain avait fini par se réveiller de l'envoûtement où l'avait plongé le général Ulu. Et bien qu'il ne fût pas très intelligent, il n'avait pas mis longtemps à comprendre que les deux compères s'étaient servis de lui par maléfice. À présent, le malheureux Ramis se contorsionnait et battait l'air de ses pattes, tandis que les yeux du hibou saillaient hors de sa tête.

Lihi intervint avec une grande autorité :

— Sylvain, arrête tout de suite et venez manger, tous les trois, cette confiture que je vous ai préparée.

Le gnome n'osa pas désobéir. Et la confiture était alléchante. Il lâcha ses deux proies et vint vers le chaudron, suivi du général et du renard, qui marchaient tête basse.

À peine eurent-ils mangé la confiture qu'ils se mirent tous trois à pleurer en s'embrassant. Puis ils se jetèrent aux pieds de la fée pour s'accuser de leurs fautes et implorer son pardon :

— C'est la soif de commander qui m'a fait commettre ces vilaines actions, gémissait le père Ulu.

— J'étais orgueilleux et je voulais montrer ma ruse, continuait Ramis.

— Je n'aurais pas dû chercher à me venger, ajoutait Sylvain.

Soudain Fred le nain aperçut au-dessus de la crête les yeux narquois de Maho, qui observait la scène depuis un petit moment.

Chapitre XXIII

— Ah ! je t'y prends, ma bonne Lihi, à administrer les remèdes magiques de ta façon, s'écria le géant d'un ton goguenard. Qu'est-ce que c'est encore que cette mixture ? Huch m'avait bien raconté que tu ne pouvais t'empêcher de vouloir ici tout régler et arranger avec tes charmes.

— Huch ? fit la fée, surprise et confuse. Mais d'abord pourquoi te moques-tu de moi ?

— Dis donc, Maho, cria brusquement Lulu dans le ciel, Lihi a eu bien raison de donner une confiture à ces trois-là pour leur adoucir le cœur. Sais-tu qu'ils voulaient te casser la tête avec un rocher aussi énorme que... celui-ci, par exemple.

Aussitôt la gentille alouette se reprocha d'avoir rapporté au géant le méfait. Mais Maho sourit :

— Quoi, ce caillou ? Il prit le bloc de pierre, le mit sur l'ongle de son pouce et l'envoya d'une pichenette jusqu'au milieu du lac où il tomba en faisant un grand plouf.

— Huch..., répétait Lihi toute pensive.

— Viens donc, ma chère magicienne, dit le géant à la vieille fée. Mais crois-moi, il vaut mieux laisser les méchants rester des méchants ou s'amender eux-mêmes. Sinon tu n'en finiras plus de corriger tout le monde et cela deviendra une manie. Et encore, heureusement que tu n'as plus ta vraie baguette magique !

Le géant riait. Lihi le trouvait un peu effronté, mais elle avait deviné qu'il avait bon cœur et qu'il ne parlait jamais pour blesser autrui. Et elle monta avec tous les autres sur la paume que Maho leur tendait.

Sur l'autre main se trouvaient toujours les enfants, en compagnie de Ré et Réba. Ils n'avaient pas perdu leur temps et s'étaient vite familiarisés avec le géant.

Naturellement Frédé le curieux avait voulu tout savoir sur le pays de Maho, sur son père, sa mère et le reste. Mais le géant ne répondait qu'à certaines questions.

- As-tu des frères et sœurs ? avait demandé Frédé.
- J'ai deux frères, répondit Maho. Ils sont plus jeunes que moi. Ce sont deux jumeaux.
- Deux jumeaux ! s'écria Fréda, émerveillé. Des géants jumeaux !
- Est-ce que tu nous les montreras ? dit Frédé.



- Bien sûr, vous les connaîtrez.
- Tu n'es pas malheureux d'être aussi grand ? demanda en balbutiant un peu Frédo.
- Le géant se mit à rire :

— Et toi, es-tu triste d'être petit ? Tu comprends bien qu'il faut de tout dans le monde, des grands et des petits.

La timide chevrette parla elle aussi, de sa jolie voix flûtée :

— Est-ce que tu as faim ? Veux-tu que nous te cherchions de la nourriture ?

— Merci, Réba. Mais ne vous préoccupez pas de moi. Je ne suis pas un ogre et je n'ai pas faim. Je ne mange d'ailleurs qu'une seule fois par an. Le reste du temps, je me nourris des rayons de la lune.

— Des rayons de la lune ! s'écrièrent tous ensemble les six petits, stupéfaits.

— Et c'est bon ? demanda Miny.

— C'est encore meilleur que le miel.

Enfin arriva le moment attendu par tous, quand Lihî, Fred, Ramis, Ulu, Sylvain et la jolie Lulu se joignirent aux autres pour écouter l'histoire du géant :

— Mes chers amis, commença Maho le géant, je ne parlerai pas longtemps, car le soleil se couche à l'horizon. Il est l'heure que vous alliez manger le repas du soir et les enfants doivent avoir déjà un peu sommeil.

« J'habite un pays situé au bord de la mer, avec mes parents et mes frères. J'aime beaucoup la musique, la poésie et les petits enfants. J'aime aussi regarder le ciel, les étoiles et les grains de sable sur la grève. Chez nous les plages sont immenses et dorées. Souvent je m'allonge sur l'une d'elles, tout près de l'eau, et j'écoute longuement le bruit des vagues. Un jour un vieux saumon, qui s'appelle Huch, s'est approché du rivage et, sortant la tête de l'eau, s'est mis à me parler. Et le lendemain, le surlendemain et tous les jours, je venais sur la plage et je bavardais avec Huch le saumon.

« Les saumons, vous le savez, sont de grands voyageurs. Ils remontent les rivières, connaissent les lacs et les torrents. Et Huch me racontait tous ses voyages et me décrivait les merveilles de l'univers. Mais ce qui m'intéressait le plus, c'étaient les récits sur le pays de Fred le nain, de sa famille et de ses amis. Huch me disait tout sur vous, car il venait à époques régulières vers votre lac et parlait, tantôt à votre fée, quand elle

se tenait sur le balcon de la chambre de son palais, tantôt à Réba, la jolie chevrette, qui venait boire dans l'onde claire. Voilà comment j'ai tout appris sur vous et pourquoi j'ai beaucoup désiré vous voir. Et je suis parti, j'ai traversé des océans, des déserts et des montagnes, ensuite j'ai eu pour guide un petit cheval noir qui m'a mené chez les terribles Zerlus (à ce souvenir le géant frissonna, ce qui fit longuement trembler la terre), puis j'ai suivi un cheval brun qui m'a remis dans le bon chemin, et enfin cette nuit, à la lueur de la lune, il m'a semblé reconnaître votre pays, tel que Huch le saumon me l'avait dépeint. J'ai avancé de quelques pas, mais il faisait trop sombre et j'avais peur d'écraser par mégarde la maisonnette de Fred ou le palais du lac. Je suis donc reparti sur mes traces. Un peu plus tard dans la matinée, je suis revenu et j'ai vu que j'étais bien arrivé au but de mon voyage. Mais à ce moment-là, la fatigue m'a envahi, je me suis assis et endormi.

« Voilà. Pour ce soir, j'en ai assez dit, conclut-il en souriant. »

Alors on entendit la voix de Frédé qui demandait :

— Et demain, qu'est-ce que nous ferons ?

— Nous verrons bien, petit curieux, et nous le déciderons ensemble. Pour l'instant il faut que chacun aille se reposer. Moi aussi, je suis encore fatigué.

— Sais-tu, dit soudain Frédi, que nous fêterons bientôt le mariage de Ré et de Réba ?

Le chevreuil et la chevrette se regardèrent, un peu gênés par les révélations du petit garçon.

— Oui, je le sais, répondit Maho, car Réba a tout raconté à Huch. Et j'en suis très content. Ce sera une grande réjouissance pour tous. — Soudain il ajouta : Ah ! mais j'oubliais le principal ! Pendant mon voyage, j'ai acheté un cadeau pour chacun des petits.

Et il tira de sa poche une boîte. Comme il avait de trop gros doigts pour prendre les cadeaux, il demanda à Fred de les sortir à sa place et de les déballer. Il y avait :

d'abord pour Miny, un joli sac de cuir blanc contenant un peigne d'écaille, une brosse à cheveux en soies de sanglier et un petit miroir d'argent ;

pour Fréda l'aîné, un arc en bois précieux avec des flèches empennées ;

pour Frédé le curieux, un somptueux coquillage, qui permettait d'entendre la mer quand on approchait son oreille ;



pour Frédi, une flûte de Pan dont les sons étaient très mélodieux ;

pour Frédo, un superbe livre de contes, avec une reliure rouge et de belles images colorées ;

et enfin pour Frédu, un petit sifflet d'or.

Tous les enfants étaient ravis, mais le plus heureux était Frédu, qui demanda :

— Comment as-tu su que je voulais tant un sifflet ?

— C'est mon petit doigt qui me l'a dit ! répondit Maho.

Alors Frédu le benjamin embrassa l'énorme auriculaire du géant.

Enfin la fée Lihi prit la parole :

— Avant de nous séparer, je propose que Fred nous chante une de ses belles chansons qui nous plaisent tant. Voilà une chose magnifique que Maho ne connaît pas et que le vieux Huch n'a pas pu lui faire entendre.

Fred le nain sourit d'un air modeste. Il accepta volontiers, car c'était un nain qui avait un très bon caractère et qui aimait faire plaisir. Il voulut aller se placer sur son promontoire, où l'écho était grandiose.

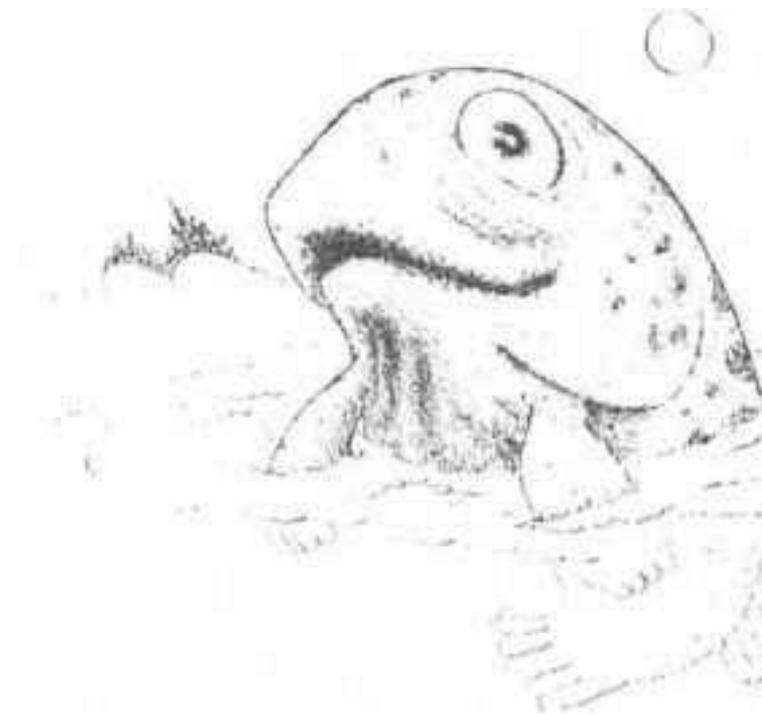
Alors chacun se disposa selon sa préférence. Les enfants s'installèrent dans les poches du géant. Seules leurs petites têtes dépassaient. Ré et Réba allèrent s'isoler dans la pénombre, à la lisière de la forêt. L'alouette Lulu se percha sur la tête de Maho qu'éclairait encore un dernier rayon de soleil. Sylvain était assis sur l'herbe entre Ramis et le père Ulu qu'il serrait amicalement contre lui. Mina et la fée Lihi, la bonne marraine des enfants de Fred le nain, avaient gagné l'observatoire de la mine, après avoir donné un coup d'œil aux préparatifs d'un dîner froid qu'on prendrait encore ce soir dans la grande salle à la lueur des torches, avant de redescendre pour se coucher dans la maisonnette.



Quant au géant, il prit sa pipe, la bourra d'un monceau de feuilles sèches et odorantes qu'il tira d'une grosse blague rouge,

et se mit à fumer à petits coups en soufflant de jolis nuages ronds que rosissait le couchant.

Alors la voix profonde et harmonieuse de Fred s'éleva sur la contrée. Et tandis qu'avec la nuit tombait une paix bienfaisante sur les êtres et les choses, le chant merveilleux du nain ouvrait la porte au rêve.



FIN